

Le parcours de la candidature de la Turquie vers l'UE ne doit pas être un outil qui détériore les relations bilatérales franco-turques

Prof. Dr. Enis Tulça > P. 7

Mode vegan

Au cours des deux trois derniers mois, mon intérêt pour les produits organiques et en particulier les produits végétaliens a augmenté.

Meliha Serbes > P. 5

Studio's lost and found : une plongée au cœur de la mémoire multiforme et colorée de l'artiste turc Bedri Beykam

> P. 12



Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 194, Mai 2021

Les productions turques cartonnent sur Netflix

Ezgi Kılınc > P. 8



Nazım Alpman :
« Même sous des formes différentes, le journalisme continuera d'exister »

Nazım Alpman travaille comme journaliste depuis 1975. Témoin du passage de la presse traditionnelle aux nouveaux canaux médiatiques, il nous fait part, dans ce numéro, de son expérience dans ce domaine et de ses réflexions sur l'avenir de ce secteur.

Où et quand avez-vous commencé le journalisme ?

Je suis un journaliste de la génération Babiali¹. En 1975, je faisais partie de l'équipe qui préparait une page d'humour dans le journal Politika. J'ai également dessiné des caricatures pour les journaux Vatan et Demokrat. À une époque, je publiais aussi dans la publication de l'Union Maden-İş, affiliée au DİSK. J'ai continué à y publier jusqu'au coup d'État militaire du 12 septembre 1980. J'ai fait partie des 1 477 accusés jugés dans l'affaire DİSK, ouverte après le coup d'État. Par la suite, j'ai travaillé pendant un long moment dans l'ancien Milliyet. Puis, brièvement, dans le journal Akşam. J'écris pour BirGün depuis 16 ans, et ce sans interruption.

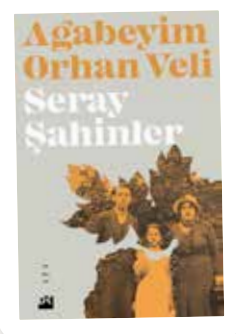
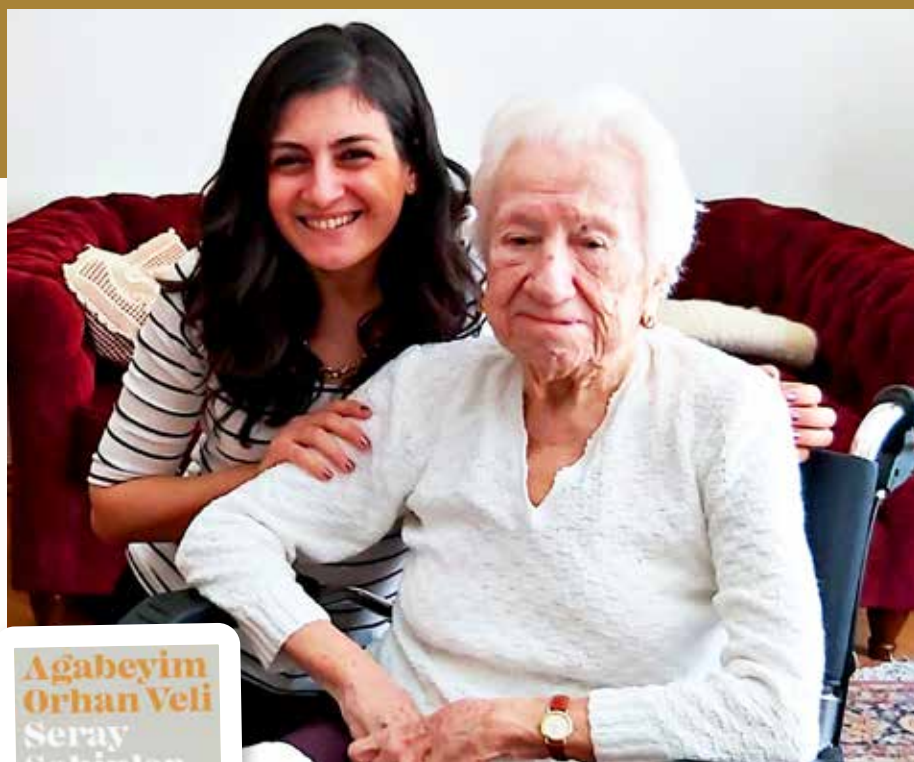


Quels types de changements observez-vous dans le secteur depuis le début de votre carrière ?

Permettez-moi de commencer par la fin. Le journalisme n'est plus ce qu'il était.

> P. 10

Seray Şahinler raconte avec passion le grand poète turc Orhan Veli



La journaliste Seray Şahinler est l'auteure de *Mon frère Orhan Veli*, un livre de recherche consacré à ce grand nom de la poésie turque. Outre son admiration pour le poète, elle y présente également les cercles artistiques et les figures emblématiques de la littérature turque entre 1930 et 1960. Dans son ouvrage, elle retrace avec passion le parcours de celui qui a révolutionné la poésie turque en y remplaçant le rythme et le lyrisme par la prose. Lors d'un entretien avec Seray Şahinler, nous avons évoqué Orhan Veli, son premier livre de poésie, *Garip*, qui ouvre la voie à la nouvelle poésie turque, la revue littéraire *Yaprak* que ce pionnier a lancée pour porter cette nouvelle vague ainsi que ses travaux de traduction en turc d'œuvres françaises.

Votre livre, *Mon frère Orhan Veli*, a récemment été publié et remporte un grand succès. Pourquoi avez-vous écrit ce livre ? Pouvez-vous parler de votre processus de création

J'ai toujours porté un grand intérêt à Orhan Veli. Ses poèmes portent la vie en elle-même. En 2012, ses enregistrements vocaux où il récitait ses poèmes sont tombés dans le domaine public. À peine avais-je entendu parler de ces enregistrements, que je me les suis procurés, et ils m'ont émue. Lorsque j'ai appris qu'ils avaient été rendus publics avec la permission de sa sœur, Füre-

zan Yolyapan, j'ai tout de suite voulu la rencontrer. Nous l'avons interviewé à propos de ces enregistrements. Par la suite, j'ai décidé de m'entretenir avec Mme Füreuzan au sujet de ses souvenirs concernant Orhan Veli, sa famille et tout ce qui s'est passé au cours de toutes ces années. Ce sont des informations précieuses, et je pense que cela devait être conservé de la manière la plus propice qui soit. C'est pour cette raison que j'ai entrepris d'écrire un livre sur Orhan Veli basé sur ces souvenirs divulgués.

> P. 3



Gözde Pamuk

« La jeune turque qui a conquis le monde »

Yunus Nadi *Abaloğlu*, écrivain et journaliste turc diplômé du lycée francophone de Galatasaray et de la faculté de droit de l'Université d'Istanbul, est le fondateur du quotidien *Cumhuriyet*.

> P. 9

Retour sur...

Audrey Pulvar : la gauche prise au piège des questions identitaires, Ryan T'faily, P. 4

Qu'est-il arrivé aux chevaux ?, Hüseyin Latif, P. 5

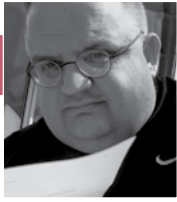
Le rugby en Turquie : coup d'envoi gagnant ou essai raté ?, Perrine Authier, P. 11

Dans ce numéro, découvrez un supplément dédié à la francophonie en Turquie !



Un Printemps de la Francophonie en Turquie
> P. 12





Dr. Olivier Buirette

Voilà un peu plus d'une année à présent que la crise sanitaire de la Covid-19 se déchaîne de par le monde. L'année 2021 a vu l'apparition des premiers vaccins dont le but est avant tout d'endiguer cette épidémie. Rapidement, une véritable géopolitique vaccinale s'est mise en place dans la mesure où ces vaccins se répartissent entre ceux émanant du monde anglo-saxon — Pfizer-BioNTech ou AstraZeneca par exemple — et d'autres vaccins souvent décriés, ridiculisés et moqués dans un premier temps et qui à présent sont courtisés. À titre d'exemple, l'Allemagne souhaite désormais pouvoir importer le vaccin russe Sputnik V. Dans le même registre, on trouve aussi le vaccin chinois Sinopharm qui lui aussi, après avoir été accusé de tous les maux, commence à devenir manifestement plus présentable. On ajoutera à cela le fait que la polémique concernant AstraZeneca — dont la campagne d'injection a été suspendue dans plusieurs pays de l'UE durant le mois de mars en raison de suspicions d'effets secondaires graves — n'a rien arrangé. À l'inverse, cela a renforcé la réputation du vaccin russe, jugé finalement fiable, sans effets secondaires et qui présente l'avantage de ne pas subir de rupture de stock ce qui semble être l'un des problèmes des vaccins occidentaux.

Lorsque l'on regarde les choix opérés en Europe et plus précisément dans l'ancienne Europe de l'Est et dans les Balkans, on remarque un certain nombre

L'Europe centrale face aux campagnes vaccinales : un certain retour de la Russie et de son influence ?

de choses fort intéressantes. Les anciens satellites de l'URSS semblent retrouver leurs réflexes, ces derniers acceptant de vacciner leur population avec le vaccin russe Sputnik V. Ce fut rapidement le cas de la Hongrie d'une part, puis de la Slovaquie et de la République tchèque d'autre part.

Le cas de la Hongrie est emblématique, car on rappellera ici que son dirigeant Viktor Orbán, au pouvoir sans discontinuité depuis 2010 et accusé par l'UE d'avoir créé une démocratie illibérale dans son pays, n'a pas cessé d'être en rupture avec l'UE, notamment juste avant la pandémie avec sa gestion de la crise migratoire. Ce n'est donc pas une surprise que son choix se soit porté, dès février 2021, sur Sputnik V avec pour garantie qu'il y aurait aucune rupture de stock ; un élément qui constitue la grande force de cette diplomatie vaccinale russe que nous voyons apparaître sous nos yeux. On y ajoutera aussi le vaccin chinois choisi également fin février et promu par les autorités puisque le président de la République Janos Ader et Viktor Orbán se sont fait vacciner avec Sinopharm. La perspective des législatives de 2022 en Hongrie est sans doute à prendre en considération, Viktor Orbán ayant bien l'intention de se maintenir au pouvoir.

Dans le cas de la Slovaquie, le premier ministre Igor Matovič faisait état de la réception de 200 000 doses du Sputnik

V, indiquant que cette aide provenant de la Russie alors que les autorités n'avaient pas encore donné leur feu vert à ce vaccin ferait que « la Slovaquie sera en mesure d'accélérer le taux de vaccination de plus de 40 % dans les mois à venir ». Alors que la Slovaquie compte 5,5 millions d'habitants, le gouvernement slovaque prévoit donc d'ici juin d'administrer deux millions de doses du vaccin russe, et ce au prix d'une crise politique qui devait faire tomber fin mars le premier ministre. Dans le cas du voisin tchèque, la même logique se met en place pour les vaccins russe et chinois. À ce titre, le premier ministre Andrej Babiš a déclaré qu'« il ne pouvait pas attendre l'Agence européenne du médicament », mettant encore une fois le doigt sur les lenteurs que tout le monde reconnaît à présent. En effet, ce n'est que pour juin 2021 que le vaccin russe devrait être homologué par l'UE.

Il reste enfin le cas de la Pologne qui, bien que n'ayant pas opté pour Sputnik V, a entamé des négociations pour le vaccin chinois.

Ce sont les mêmes options qui s'offrent aux Balkans. La Serbie a annoncé dès février 2021 qu'elle allait produire sur son propre territoire le vaccin russe, une option qui fera bien sûr tache d'huile dans la région alors que l'Albanie a opté pour

la stratégie d'associer les vaccins russe et chinois.

En revanche, la Bulgarie, la Croatie, l'Estonie et la Lettonie restent sur une ligne plus occidentale. Dans le cas de la Roumanie, on assiste même à une attitude de résistance à l'influence russe puisque Bucarest a fait livrer des vaccins occidentaux et des masques à la petite République de Moldavie voisine qui s'en sert comme un argument politique pour montrer tous les bénéfices d'un rapprochement avec son grand voisin roumain dont elle fut partie intégrante pendant l'entre-deux-guerres.

On constate donc que, à l'échelle européenne, subsiste dans certains pays — qui ont intégré celle-ci voilà près de 20 ans comme la Bulgarie, la République tchèque et la Slovaquie — le réflexe consistant à se tourner vers les anciens leaders de l'Est (l'ex-URSS ou encore la Chine) qui sont quant à eux de retour. Cela nous montre que la crise sanitaire fait bien ressurgir les problèmes d'une intégration qui est restée incomplète et que les diverses crises traversées ces dernières années, dont la crise migratoire par exemple, mettent en évidence que nous ne pouvons qu'espérer que, à l'avenir, le chantier de la consolidation de l'UE sera l'un des enjeux de la première moitié du XXI^e siècle.



Eren M. Paykal

Le haut représentant de l'Union pour les affaires étrangères et la politique de sécurité et

le commissaire européen aux relations extérieures, le catalan M. Josep Borrelli Fontelles a récemment déclaré que « les empires revenaient et que trois de ces empires étaient la Russie, la Chine et la Turquie... » Il a poursuivi en précisant que l'Union européenne devrait adapter les mesures adéquates pour les contrer...

C'est une réflexion sur laquelle nous devons nous pencher, en considérant que dans le monde actuel, surtout au regard des derniers développements, les nations tendent à collaborer davantage dans un cercle plus restreint et régional. Dans les relations internationales, il est vrai que l'on observe une tendance à une sorte de coopération entre États partageant les mêmes affinités. Ceci est encore plus prégnant depuis l'accession de M Joseph Robinette Biden Jr. — dit « Joe » Biden — à la présidence des États-Unis. Celui-ci a en effet affirmé que la Russie et la Chine étaient des rivaux potentiels, allant même jusqu'à qualifier le président russe de « tueur ». Des propos qui relèvent d'un geste maladroit s'ils ont été prononcés par erreur, mais qui peuvent également être interprétés comme une déclaration de guerre

Le temps des Confédérations... ou des Empires...

« froide » si ces paroles ont été émises délibérément.

Dans ces circonstances, les pays sont poussés à choisir leur camp, précipitant surtout ceux qui essaient de préserver une politique indépendante de toutes part.

Mais essayons de voir ce tableau dystopique qui pourrait se réaliser au vu de cette approche intellectuelle et séparatiste des États-Unis qui incite les États à se regrouper pour survivre :

D'abord les États-Unis : Ils souhaiteront établir une union linguistique et idéologique avec l'Angleterre (sans les autres pays du Royaume-Uni qui sera disloqué. L'Écosse et le Pays de Galles suivront une ligne séparée, plutôt avec une entité celtique), le Canada (sans le Québec), l'Australie et la Nouvelle-Zélande (ces deux pays formeront une confédération océanique).

La Confédération des États latins : Une entité forte constituée des pays de la péninsule ibérique et des leurs anciennes colonies en Amérique.

La Fédération des Caraïbes : Une union rassemblant tous les États de la région et incluant les dépendances françaises comme la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane et britanniques comme Montserrat, les îles Turques-et-Caïques, les îles Caïmans, etc.

L'Union des Indes : Elle inclura l'Inde, le

Bhoutan, la Birmanie, le Sri Lanka, les Maldives et un Tibet indépendant.

L'ASEAN : Une confédération souple avec tous les pays membres de l'organisation, y compris un Bangsamoro indépendant.



L'Union chinoise : Une union comprenant Taïwan, mais sans le Turkestan Oriental et le Tibet.

L'Union de l'Océanie : Tous les pays de la région unis sous un seul drapeau.

Le Maghreb Uni : Il existe déjà une entité dénommée l'Union du Maghreb arabe, mais sans effet. L'union comprendrait aussi l'Égypte et le Soudan.

Les États-Unis de l'Afrique occidentale et centrale : Tous les pays de la région qui constituent actuellement la CEDEAO et la CEEAC.

L'Union des États Africains du Sud : Incluant l'Afrique du Sud, l'Angola et le Congo démocratique.

Les États-Unis de l'Afrique de l'Est : Le Kenya, l'Ouganda, la Tanzanie, le Burundi et le Rwanda

Union des îles de l'océan Indien : Madagascar, Maurice, les Seychelles, les Comores, Mayotte et la Réunion.

Union slave : La Russie et les États slaves de l'Europe ainsi que l'Arménie.

Union germanique : L'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, le Liechtenstein, les Pays-Bas et la Flandre indépendante.

Scandinavie-Baltique Unie : Les pays scandinaves, les pays baltes, le Groenland indépendant et les îles Féroé indépendantes.

Union Italie-Saint-Marin-Malte-Vatican.

Union française : La France, la Wallonie, Monaco et le Québec.

Union arabe : La Ligue arabe sans les pays du Maghreb.

Union grecque : La Grèce et Chypre du Sud.

Union turque : La Turquie, le Kazakhstan, le Kirghizstan, le Turkménistan, Chypre du Nord, l'Azerbaïdjan, l'Ouzbékistan, le Turkestan Oriental, mais aussi la Géorgie, l'Afghanistan, le Pakistan et le Bangladesh¹.

Un monde plus serein ? Un monde nouveau ou seulement une utopie ? Le temps nous le dira.

1- Nous reviendrons sur cette union de façon plus détaillée.



Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

Une grande partie de votre livre décrit les figures importantes de la littérature turque entre 1930 et 1960. Pouvez-vous nous parler de cette période ?

Cette période c'est l'âge d'or de l'histoire de la littérature turque. Des noms incontournables ont vécu et écrit au cours de ces années. Ces derniers peuvent être considérés comme l'actuelle pierre angulaire de la littérature de notre pays. Je pense par exemple à Sabahattin Eyüboğlu, à Sait Faik, à Erol Güneş, à Sabahattin Ali, à Abidin Dino, ou encore à Orhan Kemal et à Mina Urgan. Ils se côtoyaient tous. Ils étaient ensemble, liés par l'amitié et la solidarité, et ce malgré quelques querelles mineures. C'est l'association de ces auteurs qui a permis de faire éclore des signatures de renom durant cette période.



Comme vous l'avez mentionné, je voulais inclure ces portraits dans ce livre, car nous parlons de personnes qui ont pris part à la vie d'Orhan Veli et l'ont soutenu. Yaşar Nabi Nayır a pour la première fois publié les poèmes d'Orhan Veli (avec Melih Cevdet et Oktay Rifat) dans la revue *Varlık*. Cette dernière était une publication très prestigieuse et constituait un tremplin considérable pour faire connaître un poète. Nurullah Ataç a toujours été derrière Orhan Veli pour le protéger lorsque ses poèmes, parus dans son premier livre *Garip*, ont été critiqués sans pitié... Il en fut de même pour Sabahattin Eyüboğlu, Sait Faik, Bedri Rahmi Eyüboğlu et Şevket Rado... Ils devaient donc figurer dans le livre, car leurs vies sont considérablement liées à celle d'Orhan Veli...

Dans votre livre, vous parlez des quartiers et des lieux où les artistes et intellectuels se sont rencontrés à cette époque.

Seray Şahinler raconte avec passion le grand poète turc Orhan Veli

Je voulais en effet évoquer les endroits qu'avait fréquentés Orhan Veli. La Tavern Lambo en fait partie. Et, comme le rappelle Rifat Ilgaz, « *Lambo est un présent qu'Orhan Veli a offert aux écrivains turcs* ». Outre Orhan Veli, qui était un habitué de ce lieu, Sait Faik, Ece Ayhan, Bedri Rahmi et Orhan Kemal fréquentaient également le Lambo. En face, il y avait la taverne de Lefter, les cafés Küllük et İkbâl ainsi que la pâtisserie Baylan ; tant de lieux que fréquentaient Orhan Veli et ses amis. Par ailleurs, ils se réunissaient également chez eux, et avaient des conversations profondes jusqu'au petit matin.

Comment décririez-vous Orhan Veli ? Quelle est son œuvre que vous affectionnez tout particulièrement ?

Selon moi, Orhan Veli incarne la vie, et il en sera toujours ainsi. Du fait du regard qu'il portait sur l'existence et sur l'art, Orhan Veli était une personne unique. N'ayant jamais perdu son âme d'enfant, il avait également un air espiègle. Néanmoins, il était également conscient de la gravité de la vie. Tous les aspects le concernant m'impressionnent beaucoup, à commencer par ce qu'il disait souvent à sa sœur : « *Quoi que tu fasses, ne le regrette pas. Je n'ai jamais regretté quoi que ce soit de ma vie* ».

Je considère tous les poèmes d'Orhan Veli comme un seul poème. Les dizaines de poèmes qu'il a écrits tout au long de sa courte vie (Orhan Veli est décédé à 36 ans) sont très importants pour l'appréhender entièrement. Mais si je devais en choisir un, ce serait le poème « *Gün olur* » (« *Un jour arrive* » en français) auquel je fais référence dans la préface du livre.

Pouvez-vous nous parler de la contribution de ce poète à la littérature turque ?

Orhan Veli est un poète qui a créé une rupture dans la poésie turque. C'est une chose très difficile qu'il a su faire accepter par tout le monde. Dans le domaine de la poésie, il a brisé tous les schémas habituels et a détruit la pensée dominante. Ce bouleversement a été si puissant qu'il se fait encore ressentir aujourd'hui.

Orhan Veli a étudié au lycée Galatasaray et la traduction a eu une place importante dans sa vie. Dans votre livre, vous parlez du bureau de traduction. Quelle est l'importance de cette institution pour Orhan Veli et la littérature turque ?

Orhan Veli a traduit de nombreux ouvrages français en turc. C'est lui qui a traduit La Fontaine en turc, mais aussi Molière, Alfred de Musset, Rimbaud, Victor Hugo, Charles Baudelaire et Paul

Verlaine. Il a également préparé et publié une Anthologie de la poésie française. De nombreux ouvrages, notamment occidentaux, ont été traduits en turc grâce au « Bureau de la traduction » qui a fait entrer la littérature mondiale dans la littérature turque. Orhan Veli fait partie de ceux qui y ont contribué activement, notamment en ce qui concerne les œuvres en français.



Qu'est-ce qui vous touche le plus dans le parcours d'Orhan Veli ?

La création de la revue littéraire « *Yaprak* » (« *feuille* » en français) m'a beaucoup touché. J'ai lu les articles de *Yaprak* qui reflètent efficacement l'idéalisme d'Orhan Veli. De plus, ses critiques sur l'actualité artistique, littéraire, politique et sociale dans les différents journaux de l'époque m'ont également impressionné. Il a réussi à capturer l'esprit de son époque en mettant la barre très haute.

Pouvez-vous nous parler du parallèle que vous avez fait dans votre livre entre Orhan Veli et le travail de l'écrivain Sait Faik ?

Orhan Veli et Sait Faik étaient des amis

très proches. Dans une célèbre interview accordée à *Yedigün*, on ne peut qu'être frappé par leur complicité.

Nous pouvons trouver des similitudes entre la compréhension de la poésie par Orhan Veli et la compréhension de la nouvelle par Sait Faik. Ils sont tous les deux pour le prosaïsme, et rejettent le romantisme et le lyrisme. Ainsi, tous deux mettent en avant, dans leurs œuvres, des gens ordinaires en les chargeant de significations symboliques. Leurs écrits vous apportent des vents chauds de la mer.

J'écoute Istanbul, les yeux fermés...

J'écoute Istanbul, les yeux fermés
D'abord souffle un vent léger ;
Il ballote peu à peu
Les feuilles dans les arbres ;
Au bout du monde, bigrement au bout du monde
Les clochettes des porteurs d'eau ne s'arrêtent jamais ;
J'écoute Istanbul les yeux fermés.
J'écoute Istanbul les yeux fermés ;
Les oiseaux passent
Des hauteurs, de nuées en nuées, de cris en cris ;
Les filets sont retirés dans les bordigues
Les pieds d'une femme touchent l'eau
J'écoute Istanbul, les yeux fermés.
J'écoute Istanbul, mes yeux sont fermés ;
Le bazar est empli de fraîcheur
Mahmut Pacha est animé
Les cours sont remplies de pigeons
Le son du marteau vient des docks ;
Les odeurs de sueur au vent du beau printemps
J'écoute Istanbul, mes yeux sont fermés.



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Rwanda : la commission Duclert pose les bases historiques du rôle de la France dans le génocide des Tutsis de 1994

Comme une étape importante de sa politique mémorielle, Emmanuel Macron avait commandé il y a deux ans un rapport sur le rôle de la France lors du génocide des Tutsis par les Hutus au Rwanda en 1994 à une commission d'historiens présidée par M. Duclert. Assurée d'un accès inédit aux archives de l'époque, la commission Duclert établit un socle officiel sur l'attitude française en 1994, devant permettre une clarification dans les futurs débats diplomatiques, historiques et juridiques sur la question.

L'État français ami du régime génocidaire hutu.

Dès l'indépendance du Rwanda en 1962 et le retour au pouvoir des Hutus — jusqu'à marginalisés par le colonisateur belge — la diplomatie française, soucieuse de conserver une influence dans la région des Grands Lacs fait du pouvoir hutu un allié. Cette posture implique, comme le rappelle la commission, de considérer l'opposition tutsie du FPR (Front patriotique rwandais) comme un « ennemi de la France ». Jusqu'ici rien de nouveau, tant les liens d'amitié entre Habyarimana (président hutu du Rwanda) et François Mitterrand étaient affichés. En 1994, lorsque l'avion de ce dernier est détruit en vol, la France reconnaît avec une rapidité peu ordinaire le gouvernement de transition, celui qui orchestrera le génocide de plus

de 800 000 Tutsis en quatre mois. « Les autorités françaises ont fait preuve d'un aveuglement continu dans leur soutien à un régime raciste, corrompu et violent », constate la commission.

Double faute : protection laxiste des victimes civiles et exfiltration des responsables hutus

C'est sur le rôle de l'armée française au cours de la tardive « opération turquoise » de maintien de la paix que la commission réalise la plus importante clarification. Bien que cette dernière ait permis de sauver de nombreuses vies, des décisions hésitantes de l'état-major français ont permis des massacres évitables alors que les militaires sur place renvoient un état des lieux clair de la situation.

La commission pointe l'ambiguïté autour de l'objectif réel de l'opération. Un mil-

lier de vies aurait par exemple pu être sauvé sur la colline de Bisesero entre le 27 et le 30 juin 1994, mais les forces françaises reçoivent l'ordre d'attendre quelques jours pour sécuriser cet espace où se sont réfugiés de nombreux Tutsis. À leur retour, la majorité des réfugiés dans la zone ont été tués. La commission souligne que, dans le même temps, l'armée française a aidé certains hauts dignitaires hutus à quitter le pays alors que le FPR tutsi gagnait du terrain. La commission en conclut qu'il existe « un ensemble de responsabilités, lourdes et accablantes » pour la France.

Une discussion qui doit être étendue

Si ces deux ans de recherches basées sur plus de 8 000 documents déclassifiés ont permis à la commission d'officialiser quelque peu le rôle de la France dans le



génocide des Tutsis au Rwanda, les travaux dans ce sens ne doivent pas pour autant être considérés comme achevés. D'abord, car les historiens ont jugé qu'ils ne disposaient pas de la légitimité nécessaire pour incriminer ou non la France de « complicité de génocide ». Ensuite, car, malgré les efforts du président de la République, les chercheurs se sont heurtés à de nombreuses réticences. L'Assemblée nationale et la DGSE, par exemple, n'ont ouvert que partiellement leurs archives quand les notes de Christophe Mitterrand, fils du chef de l'État et conseiller pour l'Afrique jusqu'en 1992, ont tout simplement disparu.

* Luca Lefevre

Audrey Pulvar : la gauche prise au piège des questions identitaires

Alors que l'incertitude demeure quant à la tenue des élections régionales en juin prochain, la campagne a déjà bien commencé. Au centre des regards, la région Île-de-France, qui voit s'affronter plusieurs candidats : Valérie Pécresse, candidate Les Républicains à sa propre succession et donnée favorite ; Laurent Saint-Martin pour La République En Marche ; Jordan Bardella qui représente le Rassemblement National. À gauche, aucune candidature unique n'a émergé : les Insoumis (Clémentine Autain) font bande à part, tandis que le Parti Socialiste (Audrey Pulvar) n'est pas parvenu à un accord avec les Verts, qui soutiennent Julien Bayou. Cet éparpillement déjà traditionnel à gauche s'accroît désormais avec la prédominance, dans l'agenda médiatique, de thèmes identitaires qui crispent militants et cadres.

Le scandale par la « race »

Interrogée par BFM TV sur les réunions en « non-mixité raciale » mises en place par l'UNEF, un syndicat étudiant proche du Parti Socialiste, la candidate Audrey Pulvar a ainsi avoué « ne pas être choquée ». Et l'ancienne journaliste de préciser : « s'il se trouve que vient à cet atelier une personne non blanche, on peut lui demander de se taire, d'être spectateur ou spectatrice silencieux ».

Au-delà des réactions volontairement outrées de la droite et de l'extrême droite — Valérie Pécresse ayant accusé sa rivale de formuler des propos flirtant avec « la pensée raciste », tandis que Marine Le Pen a été jusqu'à demander « des poursuites judiciaires » contre Audrey Pulvar —, c'est surtout la réaction des partis de gauche qui a été scrutée. Chez les socialistes, un silence gêné a succédé à la prise de parole de la candidate : en dépit des soutiens affichés de Laurence Rossignol et du député Stéphane Troussel, la plupart des représentants socialistes ont décidé de se taire. La mairie de Paris, à commencer par Anne Hidalgo dont Audrey Pulvar est très proche, n'a répondu à aucune des sollicitations des journalistes, tandis qu'Olivier Faure, président du PS, a timidement réagi, affirmant être « en faveur de groupes permettant de libé-

rer la parole », sans jamais citer la candidate. Un embarras qui contraste avec le soutien public des Insoumis, lesquels ont fermement pris position pour les réunions « en non-mixité raciale ». Jean-Luc Mélenchon et Éric Coquerel ont tous deux rappelé l'intérêt et la pertinence, dans le cadre de la lutte antiraciste, d'espaces temporaires permettant de mieux explorer les mécanismes d'oppression. Comment expliquer un tel cafouillage ?

Fracture idéologique

Si les propos d'Audrey Pulvar ont à ce point mis mal à l'aise le Parti Socialiste, c'est qu'ils sont à rebours de la nouvelle ligne idéologique définie par Olivier Faure en vue de 2022. L'objectif du PS est de trouver un espace politique entre La République En Marche et Les Insoumis. Pour ce faire, c'est sur les questions liées à la conception de la Répu-

blique et de la laïcité qu'ils ont décidé de se positionner. Olivier Faure a très clairement fait d'une « laïcité ferme », de la lutte contre « l'islamisme » et « le communautarisme » des chevaux de bataille afin de se distinguer des Insoumis. Anne Hidalgo avait déjà condamné ses alliés écologistes, accusés d'avoir manifesté « contre l'islamophobie » — un terme que cette gauche récusait — ; elle avait aussi fermement réfuté le droit à se « réunir en non-mixité ». À l'inverse, les Insoumis ont opéré, depuis 2017, un tournant idéologique vers l'adhésion progressive aux théories intersectionnelles et post-coloniales. Alors que Jean-Luc Mélenchon appartenait auparavant à une gauche très portée sur les questions républicaines, il dénonce désormais le « racisme systémique » et « l'islamophobie ».

« Des gauches irréconciliables » ?

Cette fracture n'est pas nouvelle : elle avait déjà été théorisée en 2015 par Manuel Valls, après les attentats. Le ministre socialiste parlait de « gauches irréconciliables », entre l'un faisant de la lutte contre l'islamisme sa priorité, et celle défendant les minorités et combattant les oppressions systémiques. Mais ces clivages prennent une acuité particulière, alors que 2022 approche. Car les enjeux sont de taille : il s'agit, pour la gauche, de pouvoir, à défaut de proposer une candidature unique, au moins d'éviter des divisions qui pourraient profiter à la droite. La République En Marche et Les Républicains raffolent en effet de ces sujets identitaires : ces derniers leur permettent de diaboliser les Insoumis, accusés de « complicité avec l'islamisme », tout en apparaissant toujours plus fermes que les socialistes sur la défense de la République et de la laïcité.

Dans ces conditions, la gauche ne doit pas se laisser prendre au piège de l'agenda politique imposé par la droite. Elle ne doit pas non plus oublier que le principal clivage à éclaircir demeure celui se rapportant au néolibéralisme et à l'Union européenne.

* Ryan Tffaily





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

À la suite d'une décision prise lors d'une session du conseil municipal de la métropole d'Istanbul en janvier 2020, le transport en calèche dans les îles a été interrompu, et ce au lieu de prendre des mesures pour améliorer et protéger la vie des chevaux. Ainsi, la mairie sociale-démocrate du CHP (Parti républicain du peuple - Cumhuriyet Halk Partisi) a fait une croix sur cette image de carte postale mettant en scène une promenade en calèche entre les belles demeures en bois, sur une tradition qui durait depuis plusieurs siècles. Pourtant, nous savons très bien que ce type de promenades en voiture attelée existe encore dans plusieurs pays développés, notamment en France, autour de l'avenue des Champs-Élysées à Paris.



Qu'est-il arrivé aux chevaux ?

Au sujet de cette décision, le célèbre dessinateur et metteur en scène Suat Yalaz écrivait le 24 septembre 2019 à Odatv : « Yahu, ces phaétons sont l'une des beautés issues de l'époque byzantine dans les îles des Princes. »



Sommes-nous si désarmés que nous ne pouvons plus nous occuper de 50 chevaux ?

De plus, le phaéton est le symbole des îles. Quand l'île est mentionnée, les phaétons à ciel ouvert tirés par les chevaux et le "plaisir du phaéton" nous viennent immédiatement à l'esprit.

Dans une municipalité, le conseil suprême est composé de personnes sensées.

Certains de ces intellectuels sont sortis du conseil et ont déclaré : "Que faisons-nous ? Comment supprimer les phaétons, symbole de l'île ? N'est-ce pas une trahison de notre histoire et de nos traditions ?" »

La municipalité a également décidé d'adopter les chevaux qu'elle avait elle-même achetés à des cochers ou à des propriétaires des calèches. Quelques mois après, le maire de la municipalité d'Istanbul a entrepris de donner ces animaux. Suivant cette décision, et par l'entremise d'une convention, une centaine de ces chevaux ont été livrés à la municipalité de Hatay Dörtyol en août 2020.

Mais, voilà que le 12 avril dernier, nous apprenions la disparition des chevaux en question ; une nouvelle qui faisait suite aux révélations de Yıldıray Yıldız, directeur des affaires vétérinaires de la municipalité de Dörtyol. Quelque temps après, le maire de Hatay Dörtyol, Fadıl Keskin, démissionnait de son parti, le MHP (Parti d'action nationaliste - Milliyetçi Hareket Partisi).



Le parquet général de Dörtyol a ouvert une enquête à ce sujet. La direction du district de l'agriculture poursuit l'enquête administrative ouverte conformément aux instructions du gouverneur du district de Dörtyol.

C'est dans ce contexte que nous venons d'entendre une horrible nouvelle : quelques têtes de chevaux ont été retrouvées sur les rives d'un petit fleuve ! Une question se pose : qu'est-il réellement arrivé à ces chevaux ? Si certains sont encore vivants, où sont-ils ? Qu'en est-il des autres ?

Nous ne pouvons que regretter que la mairie d'Istanbul ait, au lieu de réorganiser le système de calèche dans les îles des Princes pour que ces balades bucoliques se poursuivent dans le respect du bien-être animal, opté pour la « solution » la plus facile en faisant disparaître une tradition de plusieurs centaines d'années. Une décision d'autant plus regrettable alors que l'on commence à entrevoir le sort qui attendait ces chevaux. Si Monsieur le Maire d'Istanbul a une réponse à nous soumettre, nos colonnes lui sont toutes ouvertes.



Meliha Serbes

MODE

Mode vegan

duits que nous utilisons sont fabriqués, nous en avons néanmoins une idée. Bien que je soutienne que l'entreprise H&M n'offre pas de bonnes conditions de travail, certains soulignent le fait que H&M ait annoncé qu'elle produirait une collection à partir de cactus. H&M a également collaboré avec Good News pour créer une collection de dix chaussures à base de déchets de vin et de fibres de banane. Je ne comprends pas vraiment cette prise de position qui me semble conflictuelle. En effet, si une entreprise veut se faire connaître et reconnaître comme une « marque verte », elle doit savoir que cela ne relève pas seulement de la matière première qu'elle utilise dans ses produits. Starbucks a annoncé que, depuis qu'ils offrent du lait d'avoine en option aux États-Unis, les consommateurs sont au rendez-vous. Le succès est tel que, dans de nombreux magasins, il y a une pénurie de lait d'avoine en raison d'une demande extrêmement importante. Cela



Au cours des deux trois derniers mois, mon intérêt pour les produits organiques et en particulier les produits végétaliens a augmenté. J'ai commencé à acheter des produits végétaliens dans mon épicerie. Après quelques recherches, j'ai appris que la consommation de produits végétaliens se généralise. Cela m'a fait plaisir. Pour un monde plus durable, nous devons accorder plus d'attention à ce que nous mangeons, à ce que nous portons, c'est-à-dire à chaque produit que nous consommons.

Il est également important de porter attention aux procédures auxquelles les produits sont soumis jusqu'à ce qu'ils nous parviennent, mais aussi aux conditions de travail dans les entreprises fournissant ces produits. Certaines personnes veillent d'ailleurs à ne pas consommer de produits finis qui sont fabriqués dans des usines où les conditions de travail sont mauvaises. Par exemple, ils n'achètent pas telle ou telle marque, car ils se refusent à soutenir l'utilisation de produits chimiques nocifs utilisés par des marques telles que Zara, H&M ou Primark lorsqu'elles produisent divers tissus tels que des jeans, mais aussi, car ils estiment qu'il faut en finir avec les conséquences de conditions de travail déplorables dans ces organisations. Bien que nous ne puissions pas savoir exactement dans quelles conditions les pro-

montre l'intérêt et la curiosité des consommateurs pour le végétalien.

La consommation végétalienne est à l'ordre du jour ces derniers temps. Elle est populaire parce qu'elle est à la mode. Si tout a commencé avec l'alimentation, l'utilisation de matériaux végétaliens dans l'industrie du vêtement est également devenue très courante.

Le mois dernier, Stella McCartney a créé une collection végétalienne en cuir de liège. De plus, UGG, qui a toujours suscité une grande réaction avec ses produits en peau de mouton, a préparé pour la première fois une collection de chaussures végétaliennes. Les produits de la collection « Plant Power » coûtent environ 110 €.

L'usage végétalien s'est également répandu dans l'industrie cosmétique. Pour un rouge à lèvres classique, jusqu'à 1000 punaises femelles sont tuées pour obtenir la couleur rouge. Ainsi, Hourglass Cosmetics a lancé un rouge à lèvres végétalien appelé « Confession Refillable Lipstick Red 0 », déclarant qu'ils ne nuisent à aucun animal.



Adidas a publié une vidéo. Je partagerai celle-ci sur notre compte Instagram @ Aujourdhuilaturque dans les prochains jours. La marque explique dans celle-ci comment ils fabriquent des chaussures à base de bouteilles en plastique.

Au regard de la quantité de plastique qui s'accumule dans les océans chaque année, cette idée de chaussure est un geste très concret en faveur de l'environnement qu'il faut saluer.

Le premier sac vegan de Karl Lagerfeld, qui a récemment annoncé avoir renoncé à la fourrure, a été mis sur le marché. Cette fois, le modèle a produit l'emblématique sac K / Kushion en cuir de cactus en collaboration avec

Amber Valletta.

Je voudrais parler des dernières nouvelles du monde de la mode en évoquant la collaboration entre Kim Jones et Converse. Kim Jones, le directeur créatif masculin de Dior, est admiré depuis plusieurs années. Il a préparé des designs réussis avec cette coopération.

Procès du Mediator : dénouement d'un scandale sanitaire français

Les jugements du procès sur l'affaire du médicament Mediator, opposant le groupe pharmaceutique Servier à plus de 6 500 parties civiles, ont été rendus le 29 mars 2021. Douze ans après le début de l'affaire en 2009 et près de 50 ans après la mise sur le marché du médicament en 1976, les laboratoires Servier ont été reconnus coupables de « tromperie aggravée » et « d'homicide involontaire ». Retour sur une affaire et un procès hors-normes.



Historique du Mediator

Lorsqu'il est approuvé par les autorités pour être commercialisé, le Mediator est présenté par le groupe pharmaceutique Servier comme un médicament anti-diabétique. En réalité, le public cible du médicament est plutôt celui de personnes souhaitant perdre du poids rapidement, des femmes en majorité à qui leur médecin généraliste propose le traitement avant l'été. Pour cause, le médicament comporte des molécules anorexigènes qui coupent la faim. Les médicaments contenant de telles molécules sont interdits à la vente à partir de 1989, car ils provoquent des effets secondaires dangereux ; notamment des hypertensions artéro-pulmonaires pouvant provoquer la mort. N'étant pas censé contenir des anorexigènes, le Mediator échappe à la règle.

Dans plusieurs pays, des explications sont demandées aux laboratoires Servier suite au constat de liens entre hypertensions artéro-pulmonaires et prise du Mediator. À chaque fois, le laboratoire se dérobe et retire le médicament du marché sans justifications. En France, il échappe à toute demande de clarification.

Le combat d'une femme, Irène Frachon, sonne la fin de la fraude

L'irruption d'Irène Frachon, pneumologue de Brest, va changer la donne. En 2006, elle est alertée par des cas d'hypertensions artéro-pulmonaires survenant sans explication parmi ses patients. Elle mène alors pendant trois ans une enquête qu'elle qualifie de « médico-policière » et qui lui permet de comprendre que le Mediator n'est autre qu'un anorexigène camouflé. Commence alors un combat

sans relâche contre les laboratoires et les institutions. Sexisme et parisianisme décrédibilisent cette médecin inconnue de province, mais la petite fille de résistants au caractère bien forgé pousse, dénonce, publie un livre et rencontre le ministre de la Santé Xavier Bertrand en 2008 pour obtenir l'interdiction de la vente du médicament et l'ouverture d'un procès.

Un procès hors du commun

Celui-ci dure neuf mois. Il comprend plusieurs dizaines de témoignages de victimes et de témoins. Durant sept heures, Irène Frachon sera à la barre où elle exposera notamment les images du cœur d'une de ses patientes victimes du Mediator. Elle émeut l'auditoire. La salle oscille entre saturation et vide complet en fonction de la technicité des dialogues ou de l'importance des témoignages, dans une

ambiance surréaliste. Le groupe Servier, dont le principal développeur Jacques Servier est décédé en 2012 avant d'avoir eu à comparaître dans une quelconque procédure judiciaire - mais qui aura été décoré de la médaille de la Légion d'Honneur par le président Sarkozy -, plaide l'ignorance et nie toute tentative de dissimulation. Le groupe est finalement condamné alors que le Mediator aurait entraîné le décès de 2000 personnes. Les victimes ont déclaré que l'argent ne réparerait pas les vies sacrifiées. Pour beaucoup d'entre elles, le procès est avant tout une dénonciation de la corruption menée par Servier et une occasion de faire tomber l'impunité dont jouissent certains grands groupes pharmaceutiques.

* Luca Lefevre

AstraZeneca : l'Europe face à sa naïveté

Alors que la troisième vague frappe l'Europe, que les variants britanniques et brésiliens contraignent l'Allemagne et la France à prendre des mesures de restriction supplémentaires, la lenteur de la campagne de vaccination sur le vieux continent continue d'apporter son lot de polémiques. Il y a bien sûr les critiques, de la part de six pays européens, dont l'Autriche, concernant la répartition des doses achetées par la Commission européenne, censée fonctionner au prorata selon les populations nationales, mais accusées d'être inégalitaire. Il y a les bégaiements médiatisés concernant la suspension du vaccin AstraZeneca, et les excès fustigés du « précautionnisme » européen. Il y a surtout le bras de fer entre le Royaume-Uni, qui a fraîchement regagné son indépendance nationale, et l'Union européenne à propos de la livraison des vaccins AstraZeneca. Ce dernier point mérite que l'on s'y arrête, car il en dit long sur la façon dont l'Europe peine à se construire comme une puissance, en dépit de son potentiel productif.

« UK first »

Pour comprendre les enjeux de la polémique, il faut remonter à août 2020. En deux jours, le 27 et le 28 août, le groupe AstraZeneca a signé deux accords similaires avec l'Union européenne d'une part, et le Royaume-Uni d'autre part, prévoyant 300 millions de doses pour l'une, et 100 millions pour l'autre.

Le 22 janvier, le laboratoire a annoncé des retards de livraison à destination de l'Europe pour le premier semestre. À ce jour, l'Europe n'a reçu que 30 millions des 120 millions de doses prévues. Pour la France, ce retard correspond à un manque de 3,3 millions de doses. Or, les 27 comptaient beaucoup sur le vaccin AstraZeneca, car ce dernier est plus facile à conserver - il peut être stocké à des températures standards - que ne le sont ses deux concurrents Pfizer-BioNTech et Moderna.

En parallèle, le Royaume-Uni n'a subi aucun retard de livraison pour le premier semestre ; et a par ailleurs importé d'Europe environ 10 millions de doses de Pfizer-BioNTech, sans en avoir exportées aucune.

Les dirigeants européens, à commencer par la présidente de la Commission européenne Ursula Von der Leyen, soupçonnent à juste titre le groupe d'avoir privilégié le gouvernement britannique. L'usine de fabrication assume elle-même

avoir livré en priorité les Britanniques, comme le prévoirait le contrat - ce que conteste l'Union européenne. Par ailleurs, les sites de fabrication en Angleterre travaillent exclusivement pour le marché national, alors que la Commission estime qu'ils devraient aussi produire pour les membres de l'Union.

Le Royaume-Uni, partenaire hostile

Cette véritable « guerre des doses » inaugure mal les nouvelles relations entre le Royaume-Uni désormais souverain, et l'Union européenne. Elle confirme le choix de la divergence fait par les Britanniques vis-à-vis de leurs anciens alliés. Il s'agit, pour Boris Johnson, de se démarquer des Européistes, afin de justifier a posteriori le Brexit. La stratégie de la démarcation se joue sur les vaccins : il faut que les Britanniques soient vaccinés les premiers, avant les Européens, afin de désigner ensuite l'Union européenne comme une technocratie ralentissant les processus de vaccination. Plus que la démarcation, c'est même l'opposition que Boris Johnson a choisie. Le « natio-



nalisme vaccinal » signe aussi la fin de l'ère du libre-échange, une doctrine politique que la crise de la Covid-19 avait déjà mise à mal.

« La fin de la naïveté » ?

Face à cet état de fait, l'Union européenne est plus que jamais confrontée à la question de sa construction en tant que puissance. Le 25 mars, les chefs d'État réunis ont reconnu la nécessité d'accroître les mécanismes de contrôle des exportations de vaccins hors de l'Union. Le but ? Appliquer un protectionnisme vaccinal envers les pays qui ne jouent pas le rôle de la réciprocité, comme le Royaume-Uni. Ce dispositif avait déjà permis d'interdire les exportations d'AstraZeneca - dont une partie des vaccins est fabriquée sur un site italien - vers l'Australie. Il permettra

désormais de tenir compte du taux de vaccination du pays importateur (principe de proportionnalité) ou de son degré d'ouverture (principe de réciprocité).

« C'est la fin de la naïveté », se félicite Emmanuel Macron. Jusqu'ici, en effet, l'Union européenne a péché par naïveté, et a cru au libre-échange concernant les vaccins - alors que chaque puissance protège instinctivement ses intérêts nationaux.

La situation est d'autant plus consternante que l'Europe fait office de « pharmacie du monde », comme l'a souligné Ursula Von Der Leyen. C'est elle qui produit le plus de vaccins, en étant par ailleurs le plus en retard dans la campagne de vaccination.

Pourtant, la décision ne semble pas faire l'unanimité au sein de l'UE. Les pays de tradition libérale, comme les Pays-Bas ou la Suède, demeurent sceptiques quant à l'application d'un protectionnisme vaccinal.

En jeu, l'avenir de l'Europe et sa place dans le monde : peut-elle se permettre de mettre en danger sa population au nom de la naïveté idéologique, ou doit-elle se construire comme une puissance en utilisant tous les leviers commerciaux et industriels à sa disposition ?

* Ryan Tffaily



Prof. Dr. Enis Tulça

Historien contemporain et directeur du Centre culturel et de l'art de l'Université Galatasaray

Le parcours de la candidature de la Turquie vers l'UE ne doit pas être un outil qui détériore les relations bilatérales franco-turques

La Turquie a sonné pour la première fois à la porte de l'Union économique européenne fin juillet 1959. Quarante ans après, au sommet d'Helsinki de décembre 1999, on assistait à la reconnaissance officielle de la candidature turque. Enfin, au sommet de Bruxelles de 2004 ce fut cette fois la déclaration de la date de l'ouverture des négociations, à savoir le 3 octobre 2005. Depuis, plus que quinze ans sont passés sans avancées ni accélérations dans cette procédure. Nous sommes coincés entre les fausses perceptions de l'Europe sur la Turquie et certains devoirs domestiques encore non réalisés par la Turquie. Ainsi, nous nous retrouvons dans une situation turco-européenne qui pourrait se résumer par : « ni avec toi, ni sans toi ».

D'autre part, depuis 2007 nous assistons à une détérioration des relations franco-turque. Moi-même, étant en poste diplomatique à Paris entre 2008 et 2011, j'avais pu saisir et suivre le début de cette période de décadence. De nos jours, il est certain que les relations franco-turques se sont encore altérées. Certes, durant la V^e République, d'un point de vue turc, la note de passage pouvait être attribuée aux relations entre les deux pays, et ce jusqu'à la fin de l'époque du président M. Chirac. Entretemps, la particularité de l'époque

de M. Giscard d'Estaing fut importante pour l'adhésion rapide de la Grèce à la CEE – les négociations s'étant déroulées de 1975 à fin 1980. Néanmoins, ce septennat, comme de nos jours, ne ciblait pas particulièrement la Turquie. Cependant, avec le temps, les Grecs depuis 1981 et les Chypriotes grecs depuis 2004 ont eu un terrain de jeu important à Bruxelles quant à leurs différends avec la Turquie et avec les Chypriotes turcs. Déjà au moment de l'appel à la Turquie dans les documents du sommet d'Helsinki de 1999, et malgré la lettre par la suite « convaincante » de M. Lipponen à M. Ecevit, les fameux paragraphes des devoirs d'Ankara sur l'affaire de Chypre et sur les différends en mer Égée furent soulignés clairement par l'UE. En conséquence, la Turquie prit conscience de l'ampleur des différences qui existaient entre ceux qui étaient membres du club – telle la Grèce – et ceux qui étaient maintenus à l'extérieur de celui-ci.

Les relations franco-turques datent de cinq siècles. Elles furent importantes. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le parcours réussi de la présence culturelle française en Turquie face à l'apogée du *lebensraum* allemand reste prégnant malgré l'anglophonie qui règne dans le monde depuis les années 1950. Pendant la Première Guerre mondiale,

les professeurs français du lycée Galatasaray sont restés en fonction bien que, à 300 km, dans les Dardanelles, les soldats français et turcs se faisaient face sur le front. Dans la grande rue de Péra, ces professeurs étaient souvent déguisés. Certains avaient même changé leur nom. Mais ils étaient tous présents. Plus tard, avant la fondation de la République turque, c'est la France qui fut le premier pays occidental à reconnaître le nouveau parlement d'Ankara. C'était en octobre 1921, il y a un siècle exactement. Et je ne parle même pas de l'importance de nos jours des échanges économiques, du volume des investissements français et de l'importance de l'éducation française encore présente en Turquie.



Aujourd'hui, le chemin de la Turquie vers une adhésion complète à l'UE peut, selon les circonstances, s'arrêter ou s'accélé-

rer de nouveau. Néanmoins, ceci ne doit pas condamner les relations de la Turquie avec les pays de l'Ouest. Par contre, la situation politique délicate de la région doit donner à la France le choix de coopérer avec la Turquie pour défendre ses intérêts. Les fausses perceptions ainsi que la décision européenne de ne rien vouloir écouter ou comprendre au sujet de la position turque sur les dossiers libyen, syrien, chypriote et égéen expliquent que les Européens continueront à avoir un regard unilatéral sur ces questions. De son côté, la France doit s'éloigner de son incompréhension des dynamiques internes de la Turquie. Les Français doivent écouter, tandis que les Turcs doivent communiquer et expliquer

davantage leurs faits afin de créer de nouveau des opportunités permettant d'améliorer les relations bilatérales. Par ailleurs, concernant les différends gréco-turcs, cela aiderait peut-être la diplomatie française de s'éloigner — « si elle le souhaite » — de sa posture hostile dans laquelle elle s'est positionnée depuis l'été dernier à l'égard de la Turquie. En tout cas, le centenaire du début des relations diplomatiques entre la France et la République de Turquie mérite de plus belles et plus fructueuses retrouvailles.



Derya Adıgüzel

La cage

La grande majorité des êtres humains sont dévoués à tout ce qui est matériel, et ne vivent qu'une vie de notions terrestres. Leur esprit, leurs idées et leurs rêves en sont emplis. Tout ne s'oriente que dans une seule direction : le matérialisme. Ils ne savent pas qu'un être humain est une âme incarnée pour se développer. Chaque question à laquelle nous sommes confrontés dans le monde est un outil de test pour nous. Les gens s'asservissent pour obtenir ou conserver la substance, et le test commence ici. Cependant, notre devoir n'est pas d'être son esclave, mais d'accepter que la matière soit une valeur pour l'humanité, qu'elle soit importante pour le développement et le progrès de l'humanité, et de l'utiliser comme un outil de service au profit de l'humanité.

Se concentrer sur les biens mondiaux rétrécit notre monde. Cela nous asservit à trois ou cinq centimes, à quelques biens, à quelques actifs corporels. L'Avare de Molière passait sa journée à gagner quelques centimes, et la nuit à compter et à tenir ses comptes. Je connais beaucoup de personnes qui vivent comme lui. Passez également en revue vos connaissances et les visages que vous jugez « importants ». En y prêtant un peu d'attention, vous constaterez que ce ne sont

pas des personnes importantes, ce sont juste des individus riches.

Lors d'une tournée en Afrique du Sud, notre guide nous avait montré les demeures des rois du diamant, de l'or et du platine, protégés par des mesures de sécurité massives. Il se moquait d'eux et de ces « prisons de luxe ». Avec cette passion du matériel, les gens n'emprisonnent pas seulement leur corps, ils rompent leurs liens avec la vie spirituelle et vivent une vie pauvre consacrée aux choses terrestres, loin de la richesse de leur monde intérieur.

Une vie consacrée aux choses terrestres limite la conscience humaine à une étroite cage. Le charme du monde matériel empêche sa conscience de s'étendre et de se répandre. Tout comme les toxicomanes façonnent leur vie entière en fonction de la substance à laquelle ils sont dépendants, ils façonnent leur vie entière en fonction des biens mondiaux. Douze heures par jour, ils ne sont occupés qu'au travail. Ils passent leurs nuits à parler d'affaires ou d'amitiés façonnées par leurs relations d'affaires. Leurs vacances sont organisées par métier, éventuellement par des collègues. Le conjoint est considéré comme faisant partie de l'emploi et les enfants comme l'avenir de l'emploi. Le but est toujours de gagner et d'obtenir davantage. Tout dans leur vie est limité au travail et au

monde matériel. Ils ont mis en place une cage de matériel, de propriété, d'argent et de renommée. Ils vivent sans même être conscients de la liberté illimitée que leur offrirait la richesse spirituelle. Tous les jours, ils essaient de rendre leur cage toujours plus belle. Leur rêve est de remplir leurs cages dorées de biens et d'argent.

Hormis les biens mondiaux qui les passionnent, ils ne font aucun effort en ce qui concerne la charité et les services rendus aux autres. Ils se détendent dans le monde des marchandises et y installent toute leur vie. Le plus grand mal que cette passion inflige aux gens est le sentiment de pauvreté. Demandez aux personnes les plus riches ; leur plus grande peur est d'être pauvre un jour. Cette crainte maintient les gens dans une recherche constante de pouvoir. Dans cette quête, ils ont tendance à posséder davantage, à devenir plus célèbres et à élaborer des plans qui protégeront et augmenteront ceux qui existent déjà. Ces plans augmentent leur sentiment d'appartenance et d'insatiabilité un peu plus chaque jour. À mesure que les biens mondiaux augmentent, l'insatiabilité augmente en parallèle, et l'insatiabilité rend agressif et avide. Les « pauvres » connaissent quant à eux leurs limites et sont conscients de ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas atteindre. Ils ouvrent les



yeux en conséquence. Le « riche » considère lui qu'il n'y a pas de limite, car il a accompli tant de choses jusqu'à présent. Il voit tout comme son droit, veut tout atteindre, tout avoir. L'illimité rend les gens avides. La cupidité découle du vide intérieur. Par peur d'être vide, l'individu vit toujours dans un effort pour y fourrer quelque chose. Il a faim d'argent, de biens, de sexe, de pouvoir. Il travaille frénétiquement pour oublier sa faim ; s'habitue à l'alcool et au jeu. Comme il n'a pas de profondeur, il erre sur les surfaces, tue son temps avec des plaisirs faciles. Les gens avides ne sont pas conscients de l'abondance dans le monde. Ils ont un sentiment d'absence. Ce qui crée l'absence, c'est justement la vacuité spirituelle. Avoir un portefeuille plein ne veut pas dire grand-chose. Sans atteindre la richesse spirituelle, quoi que vous ayez, vous ne pouvez pas échapper à la cupidité, et encore moins sortir de la cage pour atteindre cette liberté illimitée créée par la richesse spirituelle.

Loi climat : révolution ou tempête dans un verre d'eau ?

Le 29 mars, le fameux projet de loi « climat-résilience » a enfin commencé à être débattu sur les bancs de l'Assemblée nationale. Présentée par le gouvernement Castex, et en particulier par la ministre de l'Écologie Barbara Pompili comme une « loi ambitieuse », elle a pourtant fait l'objet de nombreuses critiques de la part des écologistes avant même le début des débats. Le 28 mars, plusieurs manifestations à travers la France réclamaient une « vraie loi climat ». À Paris, ce sont quelque 110 000 manifestants – 44 000 selon le ministère de l'Intérieur – qui ont répondu à l'appel de près de 620 organisations sensibles à l'écologie. D'où vient une telle déception ?

La Convention pour le climat, démarche révolutionnaire

Pour en comprendre l'ampleur, il faut remonter au mouvement des Gilets Jaunes. Face à la colère des manifestants, lesquels réfutaient une vision dévoyée de l'écologie et réclamaient davantage de démocratie, Emmanuel Macron a lancé une grande consultation citoyenne afin de répondre aux aspirations populaires. La « Convention Citoyenne pour le climat » voit le jour en octobre 2019. Elle regroupe 150 citoyens tirés au sort parmi la population française, formés par des experts du Conseil économique, social et environnemental. Son objectif est de définir « les mesures structurantes pour parvenir, dans un esprit de justice sociale, à réduire les émissions de gaz à effet de serre d'au moins 40 % d'ici 2030 par rapport à 1990 ».

La démarche est unanimement saluée par la classe politique et la plupart des médias. Dans un contexte où bien des lois sont votées à coup de 49-3 ou de décrets présidentiels, confier l'avenir de la planète à des citoyens représentant leurs propres aspirations s'apparente à une démarche révolutionnaire. D'autant qu'Emmanuel Macron s'engage à re-



prendre « sans filtre » les 146 mesures formulées par la Convention, articulées autour de cinq thèmes : consommer, produire et travailler, se déplacer, se loger, se nourrir.

« Sans filtre » ?

Problème : une fois passée au crible du gouvernement, la loi suscite des déceptions à la hauteur des espoirs qu'elle a entraînés. « Il y a pire que de ne pas agir assez », déplore ainsi Matthieu Orphelin, ancien député LREM pour qui la loi n'est pas du tout à la hauteur des enjeux. Michel Badré, rapporteur du Conseil économique, social et environnemental, explique : « les mesures sont trop limitées,

trop édulcorées, trop différées et globalement on n'y est pas ».

D'après l'étude d'impact du gouvernement, le projet de loi permettra seulement de « sécuriser » entre la moitié et les deux tiers de la baisse des émissions prévues... C'est que le « sans filtre » promis par Emmanuel Macron se révèle plutôt avoir été une scrupuleuse passoire.

Certaines mesures citoyennes ont tout bonnement été supprimées : c'est le cas par exemple d'une demande de moratoire sur la 5G. D'autres ont été vidées de leur substance. C'est en particulier concernant les volets « transports » et « publicité » que la loi a été bel et bien filtrée. La Convention soumettait l'idée d'interdire à partir de 2025 les ventes de véhicules neufs émettant plus de 110 grammes de CO2 et à partir de 2030 ceux qui émettent plus de 95 grammes. Dans le projet de loi, le seuil de 2025 est oublié, ce qui n'incite pas les constructeurs automobiles à engager des réformes. De même, la CCC envisageait de supprimer les connexions domestiques réalisables en moins de quatre heures de train. La mesure a été amoindrie : l'avion sera interdit uniquement lorsqu'existe une alternative ferroviaire en moins de 2 h 30.

Concernant la publicité, la déception est encore plus immense. Les citoyens avaient pour objectif d'ériger symboliquement les gaz à effet de serre comme fléau national. Or, leur proposition d'interdire la publicité sur les véhicules émettant plus de 95 grammes de CO2 a été remplacée par l'interdiction de faire la publicité pour les énergies fossiles.

L'écologie est-elle compatible avec le néolibéralisme ?

Sur ce dernier point, le ministère de la Transition écologique assume vouloir « discuter » avec les professionnels du secteur, plutôt que de les contraindre. Une confession qui sonne comme un aveu : les militants écologistes accusent le gouvernement de céder aux intérêts des lobbys économiques et des intérêts privés. On se souvient de la démission fracassante de Nicolas Hulot du gouvernement. « Je ne peux plus mentir », regrettait l'écologiste, lui qui ne voulait plus « abaisser son seuil d'exigence » en matière de protection de l'environnement. Plus que jamais, la question de la compatibilité entre le modèle néolibéral et la protection de l'environnement doit donc se poser.

* Ryan Tfaïly

Les productions turques cartonnent sur Netflix

Depuis la pandémie de la Covid-19, la plateforme Netflix voit son nombre d'auditeurs exploser. Profitant des confinements successifs à travers le monde, la plateforme de streaming remporte un succès fulgurant du fait de sa proposition de contenus provenant de divers pays, parmi lesquels on compte la Turquie.

La Turquie à l'honneur des classements sur Netflix

Les séries et films turcs ont conquis le public de Netflix. Au vu de cette popularité, la plateforme américaine investit actuellement de plus en plus dans les films et les séries de Turquie, créés en partenariat avec elle ou ajoutés progressivement au catalogue du géant du streaming. Ces ajouts en disent long sur le succès des productions turques.



Des films aux succès inattendus

Sorti en salle en octobre 2019 en Turquie, le film *7. Koğuşta Mucize* a été ajouté sur la plateforme de streaming le 13 mars 2020. Malgré le fait que ce long métrage n'ait pas profité de publicités particulières, le film a su s'imposer et trouver son audience auprès des spectateurs français puisqu'il s'est vite hissé dans le top 10 des films de Netflix, et ce dès sa parution. Comparé à *La Ligne verte*, le film est en réalité une adaptation du film

sud-coréen *Miracle in Cell no. 7* de 2013. *7. Koğuşta Mucize* relate l'histoire d'un berger qui souffre d'un handicap mental et qui vit avec sa mère et sa fille dans un village aux alentours de Muğla, dans les années 1980, soit durant la période qui a suivi le coup d'État. Sa vie bascule lorsqu'il est accusé à tort du meurtre de la fille d'un commandant et qu'il se retrouve en prison dans la cellule sept.

Le succès du film a permis à d'autres films turcs d'être découverts. Récemment, le 12 mars 2021, le film *Kağıttan Hayatlar*, sorti sur la plateforme de streaming sans promotions particulières, s'est classé dans le top 10 sur Netflix France, et plus précisément à la sixième position. L'histoire du film est centrée sur Mehmet, qui s'occupe d'une déchetterie à Istanbul et aide les enfants vivant dans les rues à survivre en récupérant les déchets recyclables dans les poubelles de la ville. Un jour, il découvre un enfant de huit ans nommé Ali caché dans l'une des poubelles. Il décide alors de l'aider pour que celui-ci soit réuni avec sa mère.



Les séries turques, un atout indispensable de la plateforme

Les classements démontrent notamment le succès à l'international des séries turques. En effet, les « Dizi » (nom donné en turc aux séries télévisées turques) connaissent une explosion de leur popularité, notamment dans les pays occidentaux.

Réalisée par Berkun Oya, la série turque dramatique de huit épisodes, *Bir Başkadır*, a beaucoup fait parler d'elle depuis son lancement sur Netflix en novembre dernier. Représentative des différences socio-culturelles qui existent en Turquie, la série traite de la vie d'un groupe de personnes vivant à Istanbul dont les destins s'entremêlent et se croisent, alors que leurs milieux économiques, sociaux, culturels sont divergents, voire totalement opposés pour certains. Grâce au personnage de Meryem, interprété par Öykü Karayel, une jonction est établie entre ces deux mondes : d'une part une Turquie conservatrice et religieuse, d'autre part une Turquie moderne et laïque.

Le succès de la série a permis également aux spectateurs de découvrir d'autres séries turques créées en partenariat avec



la plateforme. Par exemple, la série *Love 101*, comédie dramatique centrée sur la vie de cinq lycéens dans les années 1990, est sortie sur la plateforme le 24 avril 2020. *Love 101* est la troisième série turque produite par Netflix après *The Protector* et *Atiye*.

Plus récemment, une nouvelle série turque produite par Netflix fait parler d'elle : *50 m²*, créée par Burak Aksak et sortie le 27 janvier 2021. La série, qui contient huit épisodes de 50 minutes, est une comédie noire qui traite de l'histoire de Gölge, un tueur à gages qui cherche son identité, mais qui, dans cette quête, est amené à se cacher dans la boutique d'un tailleur de... 50 m². Selon les statistiques Netflix, la série fait partie des plus regardées du mois de mars 2021.

* Ezgi Kılınç



Gözde Pamuk

Yunus Nadi Abaloğlu, écrivain et journaliste turc diplômé du lycée francophone de Galatasaray et de la faculté de droit de l'Université d'Istanbul, est le fondateur du quotidien *Cumhuriyet*. Le journal, qui a vu le jour en 1924, compte alors un grand nombre de lecteurs. C'est une époque où les journalistes étrangers désirent suivre l'actualité en Turquie et s'intéressent donc aux articles diversifiés de *Cumhuriyet*.

En 1929, Yunus Nadi annonce que le premier concours de beauté sera organisé par le journal à travers le pays, sous le titre « Pourquoi pas élire la reine de beauté en Turquie tandis que le monde entier le fait ? Alors qui est la plus belle femme de Turquie ? » Outre l'idée de mettre en avant la beauté, c'est l'occasion de montrer au monde les qualités intellectuelles, culturelles et artistiques

« La jeune turque qui a conquis le monde ».

de la nouvelle femme républicaine. Toutes les jeunes femmes turques de plus de quinze ans, quelles que soient leurs origines ou leur religion, peuvent participer aux épreuves de sélection. L'enthousiasme d'une toute première préparation à la célébration de la beauté féminine turque est ressenti par les lecteurs.



Le premier concours de beauté de Turquie est donc organisé par le journal *Cumhuriyet*. Pendant plusieurs mois, les photos des candidates ornent les pages du journal à travers lequel les lecteurs votent. Feriha Tevfik devient alors la première femme à remporter le concours de beauté de Turquie. L'inspiration et l'émotion sont encore une fois palpables chez le public avec l'annonce par Yunus Hadi que la compétition sera désormais organisée tous les ans. Il a fallu attendre 1932 pour que Keriman Halis remporte le concours de beauté national et représente la Turquie à Miss Univers. Son père, passionné de littérature et d'arts, a accompagné la jeune Keriman dans son orientation vers la musique, en particulier vers le piano. Ayant grandi dans un milieu intellectuel et artistique, Keriman compose plusieurs œuvres musicales. Ayant également grandi entourée de nourrices françaises, elle parle couram-

ment le français. En 1932, le concours de Miss Univers se tient à Spa, une ville belge connue pour ses eaux thermales. Du XVI^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, Spa a été la destination estivale incontournable des familles royales européennes. Ceci explique que le nom de la ville fasse référence au thermalisme. En 1932, alors que la crise économique mondiale fait baisser les revenus des hôtels et des restaurants de la région de la Wallonie, l'organisation de Miss Univers est l'occasion de rendre la ville attractive et médiatique. Keriman Halis, elle-même étonnée par le résultat, est élue Miss Univers. Tout un numéro de *Cumhuriyet* est alors consacré à cette victoire. *Cumhuriyet* en parle avec enchantement : « La jeune turque qui a conquis le monde ! » Le retour au pays du Keriman est célébré avec joie par la population et reste gravé dans la mémoire nationale turque.

Canan Dağdeviren : victorieuse d'un double combat féministe et scientifique

À l'occasion du retrait de la Turquie de la Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique en mars dernier, revenons justement sur ces femmes turques qui ont marqué l'Histoire. Parlons aujourd'hui de Canan Dağdeviren, la Stambouliote qui révolutionna le monde scientifique et dont la renommée ne cesse de croître.

Du rêve enfantin à la révolution scientifique

Très jeune, la petite Canan Dağdeviren brisait déjà les pierres en espérant trouver un atome à l'intérieur. Têtue, déterminée, passionnée par la physique, son père lui offre à six ans un livre de Marie Curie. Canan Dağdeviren décrit d'ailleurs Pierre Curie comme son « amour scientifique » ; elle lui emboîtera le pas dans ses recherches sur la piézoélectricité. Le décès de son grand-père d'une insuffisance cardiaque lui confère le moteur dont elle avait besoin : à 28 ans, elle se promet qu'elle aura transformé la médecine cardiaque.

La marche vers la reconnaissance internationale

Bachelor, puis master en sciences des matériaux et ingénierie en poche, elle décroche une bourse, s'envole pour l'université de l'Illinois où elle entame son doctorat. Le rêve américain se transforme pourtant vite en désillusion. Ses avancées professionnelles se soldent par des échecs, de même que son intégration dans le pays. En 2014, tout bascule. Canan bouleverse définitivement le monde médical et scientifique en développant un collecteur d'énergie mécanique pouvant s'appliquer aux tissus du cœur humain, réduisant drastiquement le nombre d'opérations et de complications. Vient la reconnaissance internationale : les publications et les prix s'enchaînent. Elle est élue dans la société des *fellows* d'Harvard (qui n'avait jamais intégré de femmes turques auparavant). Elle est nommée par le magazine MIT Technology Review dans le « Top 35 Innovators Under 35 » et dans le classement Forbes.



Un parcours teinté de féminisme

L'histoire de cette jeune scientifique est d'autant plus notable qu'elle réussit à s'imposer dans un métier presque exclusivement réservé aux hommes. En dépit du peu de soutien dont elle eut bénéficié, elle ne fléchit pas face aux innombrables commentaires de ses collègues masculins.

Et maintenant ?

Nommée parmi les 87 plus brillants jeunes ingénieurs de la nation par l'académie d'ingénierie américaine, Canan Dağdeviren est depuis 2017 professeure et directrice d'un groupe de recherche sur les decodeurs conformes au MIT Media Lab. En dépit du succès, Canan conserve les pieds sur terre. Une de ses dernières inventions est d'ailleurs un appareil capable de mesurer les changements de qualités de la peau, conçu juste après avoir entendu sa mère se plaindre de ne pas savoir l'efficacité des crèmes. Enfin, elle s'illustre par la direction de son groupe de travail, ne tolérant pas le moindre commentaire machiste et soignant ses recrutements de manière à avoir 50 % de femmes parmi ses effectifs. Trente années après sa première lecture de Marie Curie, Canan Dağdeviren a déjà réalisé son rêve de lui ressembler, faisant figure dans la science et dans le féminisme. Un prix reste toutefois à espérer : le prix Nobel.

* Perrine Authier



Ali Türek

« Là, tout n'est que désordre et beauté... Luxe, chaos et chantier... » On pourrait raconter une histoire alternative de la ville d'Istanbul sous le point de vue attentif d'un urbaniste. Cette ville pluriséculaire n'a jamais cessé de grandir. Son histoire a été rythmée, à chaque instant, par la construction de nouveaux édifices, toujours majestueux, toujours plus grands. Malgré tout, cette folie des grandeurs se poursuit encore plus aujourd'hui, et le visage de l'espace public à Istanbul en est durablement marqué.

Mais quelle place à la sculpture moderne dans ce paysage ? Rares sont les œuvres qui continuent à ne faire qu'un avec leur environnement.

Là, une signature hors norme nous retrouve, celle de Kuzgun Acar. Avec sa merveilleuse sculpture « Kuşlar » dans le bazar des fabricants de textile d'Istanbul et la sculpture murale « Türkiye » réalisée en 1966 sur la façade du bâtiment du Bureau du travail à Ankara, il figure parmi les artistes modernes les plus importants de l'espace public stambouliote.

Kuzgun Acar entre à l'Académie des Beaux-Arts en 1949. Jeune étudiant en sculpture, il débute dans l'atelier de Rudolf Belling, puis travaille dans les studios de Hadi Bara et de Zühtü Müridoğlu.

Un an avant d'obtenir son diplôme, il réalise sa première exposition, en 1952, à la Galerie d'art Maya, toute première et légendaire galerie privée de la ville. Après avoir décroché son diplôme, il choisit une certaine liberté de travail et refuse d'être affilié à une institution.

En 1961, l'une de ses œuvres exposées à la Biennale internationale de la jeunesse de Paris reçoit le premier prix, et il monte une exposition personnelle au Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 1962.

Sa courte vie de 47 ans suffit à imposer

Kuzgun Acar

sa signature particulière dans la sculpture moderne turque. On le qualifie souvent comme un « constructeur » et non comme un « sculpteur » au sens traditionnel. Dans ses œuvres, il ne cherche pas tant à sculpter pour révéler des formes, mais il travaille avec des matériaux trouvés et les rassemble, les transforme en structures solides. Il utilise une technique qualifiée à l'époque comme étant « rudimentaire », le soudage.



Ses notes nous révèlent aujourd'hui que Kuzgun Acar pensait que le métal était un matériau supérieur pour le travail de sculpture. Et cela pour deux raisons... D'abord, parce que le métal était utilisé par l'Homme depuis l'âge du fer, puis parce que ce matériau ordinaire pouvait provoquer la réflexion, voire une gêne, chez les spectateurs lorsque leurs formes familières sont utilisées d'une manière non conventionnelle. Les masques qu'il a créés pour le Cercle de craie caucasien de Bertold Brecht que Mehmet Ulusoy a mis en scène au Théâtre de la Liberté à Paris en 1974 l'illustrent à merveille.

Des années après, l'œuvre et la vie de cet illustre artiste noir turc fascinent. Pourtant, inutile de chercher la sculpture murale qu'il a réalisée en 1966 à Ankara. Elle a bien été démantelée. Conservée, dans un premier temps, dans un entrepôt, elle a, ensuite, été vendue comme ferraille.

Là où tout n'est que beauté et chantier, sa sculpture s'appelait « la Turquie ».



Sati Karagöz

À la rencontre de Selda Aydoğdu-Gay et de son roman *La Renaissance*

Le 5 avril est sorti aux éditions du Jasmin, *La Renaissance*, le premier roman de Selda Aydoğdu-Gay. J'ai eu l'opportunité de lire en avant-première ce roman et cela m'a donné envie d'en savoir plus sur l'auteure. Un échange sous le signe de la sincérité et de la simplicité.

Mais qui est Selda Aydoğdu-Gay ?

Selda Aydoğdu-Gay quitte sa ville natale d'Ankara pour Çorum à l'âge de trois ans lorsque, en 1980, son père s'exile subitement en France. Deux ans plus tard, la famille enfin réunie s'installe dans la campagne alsacienne.

Selda est issue d'une double minorité : ethnique et religieuse, et malgré ce profil « chargé » — alévie kurde de Çorum, d'origine turque et immigrée —, elle ne veut pas se coller d'étiquette et se présente avant tout comme étant un individu à part entière.

Son père fait le choix de s'installer dans un petit village où ses enfants pourront être élevés loin de tout communautarisme identitaire, religieux et de polémique politique. Il faut absolument que ses enfants s'intègrent à la culture française.

Elle est une élève brillante qui obtient un baccalauréat littéraire et décroche un diplôme en commerce international et marketing.

Son éducation et ses études font d'elle ce qu'elle est aujourd'hui, une femme forte et émancipée, libre de penser, d'affirmer ses opinions. Aujourd'hui, elle vit depuis treize ans avec son mari suisse à Genève, une ville cosmopolite où ils élèvent leurs trois enfants.

Elle ne résume pas l'identité à un simple bout de papier. Elle est turque, mais se sent aussi complètement française sans ressentir le besoin de posséder la carte nationale d'identité française. Elle vit en Suisse avec une carte de résident et possède toujours un passeport turc. Elle est polyglotte. On peut dire que c'est une citoyenne du monde.



D'où vient l'inspiration de ce roman ?

Dans ce premier roman court, Selda Aydoğdu-Gay met en scène Hava, une jeune femme dans la quarantaine dans un récit qui prend partiellement appui sur sa vie personnelle. En effet, l'auteure considère que seulement 40 % de son récit s'inspire de sa propre vie, notamment la chronologie et la géographie qui sont totalement authentiques.

Que dit l'auteure aux lecteurs en quelques mots pour leur donner envie de lire son roman ?

Elle y aborde énormément de sujets qui lui tiennent à cœur. Mais ce qu'elle souhaitait avant tout en écrivant ce roman c'était de montrer « que l'on peut sortir de ce qui nous a été assigné. » Elle nous fait changer d'angle de vue et nous permet de découvrir une autre facette de l'immigration.

Des projets à venir ?

Selda Aydoğdu-Gay ne va pas en rester là. Ce n'est que le début. Elle aimerait écrire une suite à ce roman. Elle est également sollicitée pour d'autres projets. Mais ce qui lui tient particulièrement à cœur, ce serait d'écrire un essai sociologique sur les femmes turques de France. D'ailleurs, elle suit de près les travaux de la sociologue

allemande Necla Kelek.

Mon avis :

Un roman engagé et féministe comme une ode à la liberté. La liberté d'être, de vivre et d'aimer. Tenir tête à l'autorité patriarcale, se moquer du qu'en-dira-t-on, ne pas vouloir rentrer dans le moule, s'affirmer, aller à contre-courant, se perdre, apprendre de ses erreurs pour se retrouver et renaître.



Begüm Özuzun

(Suite de la page 1)

J'aimais le journalisme d'antan. Aujourd'hui, il y a de nombreux aspects de ce milieu qui me déplaisent. Laissez-moi vous expliquer avec un exemple très simple. Avant, les journalistes annonçaient des nouvelles de bonne qualité étaient très respectés. Désormais, les journalistes qui restent sérieux sont considérés comme « mauvais ». On leur rétorque qu'ils ne font pas bien leur travail. C'est un grand changement.

Dans quelles branches du journalisme avez-vous travaillé ? Laquelle avez-vous préférée ?

J'ai travaillé pour des journaux papier (Milliyet, Akşam, BirGün), des chaînes télévisées (İZTV, TV8, TRT-1, +1 tv, İMC, Artı TV), des journaux en ligne (Bianet, Netbul, İnternethaber, Artı Gerçek), des radios (Barış Radyo, Yapı Radyo), des magazines (National Geographic Turkey), etc. J'ai écrit principalement dans divers hebdomadaires et mensuels. En ce qui concerne ce que j'ai préféré, je choisis sans aucun doute les documentaires que j'ai réalisés sur İZTV.

Que diriez-vous à propos de vos publications ?

En 1993, lorsque je travaillais à Milliyet, je suis allé à Cuba. J'y ai réalisé un reportage de rêve. Le titre de

Nazım Alpman : « Même sous des formes différentes, le journalisme continuera d'exister »

la Une du 10 mai 1993 était le suivant : « Le premier rendez-vous avec le légendaire leader de la révolution cubaine dans la presse turque est UN JOUR AVEC CASTRO ! » Ce fut une grande occasion pour moi. La même année, j'ai aussi rencontré le président Cehar Dudaev en Tchétchénie ainsi que Zaviad Gamsahurdia, le premier président élu de Géorgie, qui était, à ce moment-là, en exil à Grozny. Vingt jours plus tard, le dirigeant géorgien était tué lors d'un affrontement qui avait éclaté au moment de sa rentrée dans le pays. J'ai donc été le dernier journaliste à le rencontrer.

Mon documentaire *Les jours obscurs de Thrace*, diffusé sur İZTV, portait sur les attaques organisées contre les Juifs dans toutes les villes et dans tous les villages de Thrace. Ces événements sont connus sous le nom d'« incidents de Thrace de 1934 ». C'était le premier long

métrage documentaire portant sur ces attaques. Il a remporté la première place au Prix Antalya TV. En outre, *La route de relocalisation de 1915, les Bulgares d'Istanbul, les architectes arméniens d'Istanbul, les Grecs d'Imroz* et les documentaires sur les échanges de populations font aussi partie de mes publications les plus importantes.

Comment le progrès technique dans le secteur de la communication vous a-t-il affecté ? Travailler dans les médias traditionnels vous manque-t-il ?

Le journalisme a toujours été le métier de demain. Même aujourd'hui. Au début, j'appelais les centrales téléphoniques des villes anatoliennes afin de réaliser par la suite mes rencontres. Aujourd'hui, c'est différent. Grâce à Internet, le monde entier est devenu joignable. Par exemple, je dirige un blog personnel www.nazimalpman.com.tr que l'on peut consulter partout sur le globe. En outre, depuis 2017, j'é mets sur Artı TV, et je suis actif sur des portails tels que Facebook, Instagram, YouTube et Twitter. Néanmoins, puisque j'écris régulièrement dans le quotidien BirGün, la presse traditionnelle continue d'être présente dans ma vie.

Quel est selon vous l'avenir du journalisme ?

Si vous parlez de journaux papier,



il est clair qu'ils ne seront plus aussi présents qu'auparavant. Mais ils ne disparaîtront pas complètement, ils conserveront leur importance critique. Également, les médias sociaux offrent un grand espace de liberté. C'est pourquoi il attire la réaction de régimes autoritaires. Cela signifie que, même sous des formes différentes, le journalisme continuera d'exister.

1- La zone où se trouvent le bâtiment Babiali et la pente Cagaloglu dans le quartier Fatih d'Istanbul est désignée par ce nom. En raison de sa proximité avec les bureaux gouvernementaux, c'est un lieu important pour le journalisme depuis la période ottomane.





Dr. Göknur Gündoğan

PhD management culturel
Ambassadrice culturelle de
l'Université du Vin
(Vallée du Rhône)

Comment débute l'histoire de Şatomet ? Comment votre famille a-t-elle décidé de devenir une famille vigneronne ?

Mon père, le professeur et docteur Metin Güner, est arrivé à İzmir en 1979 et c'est ici qu'est née sa passion pour la voile. Le premier jour où il devait faire son immatriculation pour partir en mer, il ne lui restait pas assez d'argent pour acheter toutes les lettres de son nom « METİN ». Il a donc coupé la poire en deux en achetant trois lettres : « M.E.T ». C'est ainsi qu'il a nommé son voilier.

En 2000, nous avons acheté le terrain sur lequel se trouve notre chai. Par la suite, le terrain à Urla/Ovacık a été ajouté. Jadis, la zone était une oliveraie. En 2003, mon père a décidé de se détourner un peu de sa passion marine à cause de son âge. Il s'est alors rapproché de la terre. Suivant ses recherches et grâce à l'importante histoire de la région d'Urla en tant que centre de viticulture depuis les anciens temps, il a décidé de poursuivre son aventure en plantant de nouvelles vignes. Il a entrepris des essais de production en amateur. Étant donné les réactions de notre entourage qui admirait son nectar - je ne sais pas si la gratuité jouait un peu à sa faveur à l'époque -, nous avons entrepris une démarche professionnelle en 2007. Trois années de construction, l'attente des autorisations... Finalement, 2011 fut l'an-

Entretien avec Meltem Güner Atalay

Une histoire de famille passionnante au sein de la route des vignobles d'Urla

née de la première récolte de Şatomet. Comme nous produisons nos vins suivant la philosophie de « château » - notre chai et nos lieux de production sont entourés par nos vignes -, nous avons voulu utiliser le mot « Şato » (château en français) pour notre marque. Mon père a ri en déclarant : « *et pourquoi pas Şato MET (Château-Met) ?* » En faisant quelques recherches, nous sommes tombés sur une information très intéressante. MET était un mot ancien utilisé en Égypte pour désigner un vin fait avec du miel. C'est pourquoi notre domaine a été baptisé Şato MET.

Depuis 2011, à la suite de nouvelles réglementations de restrictions sur les marques, nous utilisons Şatomet comme notre marque commerciale, mais notre désignation juridique reste MMG Winery.



Domaine Şatomet à Urla

Le fondateur,
Prof. Dr. Metin Güner

À votre avis, quelles sont les plus grandes difficultés quand on exerce dans le domaine de la viticulture en Turquie ?

Le manque de personnel qualifié, les taxes et les politiques du gouvernement.

Qui confectionne vos vins ? Quelle est votre capacité de production ?

C'est moi qui produis les vins. Nous avons une capacité de 50.000 litres par an, mais nous ne produisons que 15.000-20.000 bouteilles. Chaque année, nous plantons de nouvelles vignes. Nous ne voulons pas acheter des raisins de tiers. Plus nous aurons de vignes, plus nous augmenterons notre production.

Que dites-vous du fait qu'Urla devienne une destination phare pour l'œnotourisme et le gastro-tourisme ces dernières années ?

À notre heureux étonnement, Urla continue de grandir. Si nous sommes inquiets à cause des constructions de nouveaux bâtiments, la viticulture et la gastronomie sont sur la bonne voie. Pour éviter les effets néfastes d'une urbanisation sans contrôle, notre région doit être immédiatement classée comme zone d'agrotourisme. Sinon les vignes resteront au milieu des cités et nous perdrons notre microclimat si particulier.

Göknur Gündoğan et Meltem Atalay
lors de l'entretien à Urla

Est-ce que cette vie dans les vignes, toujours en lien avec la terre, vous a changée ?

Je sais que travailler dans ce secteur en Turquie est une sorte de donquichotisme, mais la vie dans la vigne et cette relation avec la terre mère, il n'y a rien de mieux à vivre !

Quels sont les projets de votre domaine ?

Comme je viens de le préciser, plus nos vignes atteindront les âges nécessaires, plus nous augmenterons notre capacité de production. Cela dit, notre objectif est de produire au maximum 30.000 bouteilles par an. Le but c'est de rester un producteur de petite taille et de garder une approche à taille humaine.

Quant à *Urla Bağ Yolu* (Route des vignobles d'Urla), c'est un projet qui nous tient à cœur. C'est l'union de tous les membres producteurs qui crée la synergie et qui projette un but commun pour le terroir viticole d'Urla.

Le rugby en Turquie : coup d'envoi gagnant ou essai raté ?

En 2002, la qualification de l'équipe nationale turque pour la Coupe du monde de football cristallise toute l'effervescence des supporters. De l'autre côté du stade, la naissance du rugby dans le pays fait pâle figure. Pourtant, trois années auparavant, est né le premier véritable club de rugby stambouliote emmené par la volonté du français Marc Mercier accompagné de deux co-fondateurs : l'Istanbul Ottomans R.F.C.. Très vite, le sport se développe à grande vitesse : les « Ottomans » sont rejoints par les taureaux du Kadıköy RC, les joueurs du Bakırköy RC et les Cyprus Pumas du nord de l'île. Comment le rugby est-il arrivé en Turquie ? Pourquoi la place de ce sport demeure-t-elle secondaire en Turquie ? La donne peut-elle changer ?

De sport oublié à enjeu politique

L'année 2007/2008 signe la concrétisation de la montée en puissance du rugby. Les joueurs turcs participent pour la première fois à une compétition internationale en Hollande, même si le podium leur échappe de quelques points.

Un an plus tard, en 2009, tout bascule. Le ballon ovale acquiert une dimension politique lors de l'annonce de l'ajout officiel du rugby à VII aux Jeux olympiques. Cette annonce prend une acuité particulière à Istanbul, la ville étant en compétition avec Madrid et Tokyo pour organiser les Jeux de 2020. C'est le début d'une véritable triple course — sportive, administrative et temporelle — pour monter une équipe olympique de toute pièce. La fédération de rugby est créée en 2011, avant d'être admise, un an plus tard, à la Rugby Europe — l'instance qui organise le sport sur le vieux continent. La fédération ainsi légitimée obtient finalement la reconnaissance du World Rugby qui l'autorisera officiellement à participer aux Jeux. En parallèle, et pour le soulagement des sportifs, le pays lance l'organisation d'un tournoi, mais pro-

meut aussi la formation d'arbitres et de coaches. En découlent en 2012 la naissance de l'équipe de rugby à XV du pays, le déroulement du premier match officiel international à Antalya et le doublement du nombre de clubs du pays, passant de cinq à treize en à peine une saison.

Un avantage français

« *La plus vieille et la plus fidèle amie de la France* », disait Robespierre au sujet de l'Empire ottoman. L'implantation du rugby illustre tout à fait ce vieil adage.

La France a en effet joué un rôle crucial dans l'implantation du rugby en Turquie de sa naissance grâce aux deux fondateurs du premier club au lancement grâce au sponsoring de Peugeot en passant par les terrains inondés de ballons Gilbert. C'est sur ces mêmes terrains que courent et entraînent les expatriés tels que Stéphane Vincent, désigné meilleur marqueur, ou encore Julien Treu, coach de l'équipe de la rive asiatique. Les lycées et écoles françaises quant à eux font figure de proue en développant le sport dans leur structure.

Des résultats mitigés, mais des espoirs ravisés

En dépit de l'engouement, le coup d'arrêt

est sifflé lorsque les JO 2020 sont attribués à Tokyo. Le sport perd de son enjeu politique et repasse au second plan.

Au premier plan en revanche, se hisse le mensonge sur lequel s'est édifiée cette épopée rugbyistique : la fédération de rugby, créée en 2011, était censée être indépendante comme l'exige l'un des critères d'admission de la Rugby Europe. Cette indépendance était garantie, selon Ankara, par son nom « *Türkiye Ragbi Federasyonu* » et son logo avec le ballon de rugby. La réalité est finalement toute autre : trois autres sports sont logés à cette même enseigne ; le football américain, le baseball et le softball qui, au passage, cristallisent la grande majorité des financements octroyés à la fédération. Enfin, sans surprise, la pandémie mondiale a contraint le pays à stopper toutes les activités amateurs, et ne les place toujours par sur la liste des priorités de la remise en marche.

Force est de constater que le ballon ovale est désormais dépourvu de son attrait politique. Est-ce à dire que tout espoir de voir le rugby s'ériger en sport national a disparu ? Nombreuses sont les villes s'étant dotées de



clubs, le nombre de joueurs explose dans les universités galvanisées par les nombreux étudiants Erasmus qui apportent leur passion du sport en même temps que ballons et crampons. L'espoir passe aussi par l'équipe féminine qui se hisse à la seconde place du championnat européen de rugby à XVII. De plus, un engouement populaire peut facilement être imaginé : le pays est déjà sensible aux sports collectifs, à fortiori pour le foot. La ferveur des supporters est déjà inculquée dans la culture. Il reste à la transposer sur le rugby. Quant aux joueurs, nombreux sont ceux qui pratiquent la lutte : un sport de combat, mais qui les prédispose aux placages et à la force physique. Alors que les lutteurs ne pratiquent cette discipline qu'en été, le rugby pourrait s'avérer un bon substitut pour l'hiver. Néanmoins, une chose est sûre, la lutte pour la reconnaissance du ballon ovale, elle, n'est pas terminée.



Mine Çerçi

Cela fait presque un an que nous vivons avec le virus. Il y a un an, à la fin du mois de février, j'étais à Bursa, au beau milieu de répétitions pour un spectacle d'enfants. C'était une adaptation d'une courte nouvelle de Virginia Woolf destinée aux enfants : la Veuve et le Perroquet. Les répétitions se déroulaient la semaine. Chaque jeudi soir, je rentrais à Istanbul pour suivre mes cours à l'université. Entre Bursa et Istanbul, je prenais le ferry. Quand j'ai entendu à la télévision qu'il y avait une épidémie en Chine (à l'époque, l'épidémie n'était pas encore considérée comme une pandémie) et que les autres pays aussi annonçaient l'apparition de cas de personnes infectées par la Covid-19, j'ai décidé de porter un masque dans le ferry, et ce

Une nouvelle aventure théâtrale, une nouvelle vie (1)

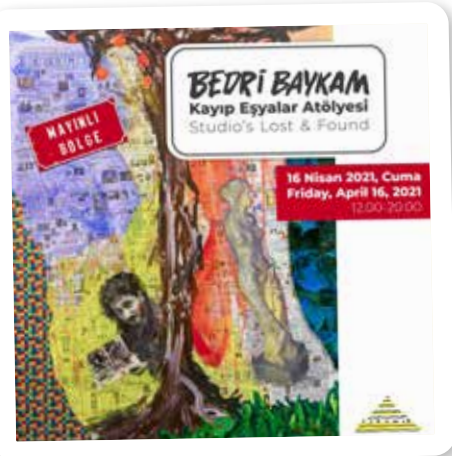
malgré l'absence d'une annonce officielle de la présence de cas en Turquie. J'étais seule à porter un masque. Je paraissais ridicule, mais, hélas, j'ai obtenu un mois après la confirmation que je n'avais pas eu tort de prendre de telles précautions. Le 11 mars 2020, le premier cas en Turquie a été annoncé. C'est également à cette date que l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) a qualifié la situation de « pandémie ». Mon confinement a commencé quelque temps après. Comme tous les autres enseignants dans le milieu des arts scéniques, j'ai dû adapter mes cours de théâtre à l'université d'Okan à l'environnement de Zoom. Jusqu'à la fin du deuxième semestre, soit jusqu'à fin juin, mes collègues, mes étudiants et moi-même avons appris à concilier vie domestique et vie professionnelle.

Vingt jours après l'annonce officielle du premier cas en Turquie, l'un de mes comédiens, qui est aussi l'un de mes anciens élèves, m'a demandé de me lancer avec lui dans un projet solo qu'il désirait écrire et interpréter. À cette période, il vivait en Californie et comme le reste du monde restait à la maison tout en dé-

couvrant de nouvelles méthodes de travail, son idée de travailler en ligne sur une nouvelle création m'avait paru totalement naturelle et justifiée. Nous avons pris environ six mois pour la création du texte, ou plutôt pour aboutir à une première version. Cela a nécessité une utilisation bien particulière de Zoom, oscillant entre le *one man show* et le conteur. Bora, l'auteur et le comédien de la pièce, est rentré en Turquie au mois de juillet. Le gouvernement avait alors annoncé un plan d'action pour entamer le déconfinement. Nous avons eu la chance d'expérimenter ce qu'on avait écrit sur scène et devant quelques spectateurs afin de réviser la première version du texte. Bora a joué plusieurs fois dans le parc devant un petit public pour s'assurer que le matériel marchait ou qu'il déclenchait une réaction dans le public.



Studio's lost and found : une plongée au cœur de la mémoire multiforme et colorée de l'artiste turc Bedri Beykam



séquence de lettres qui convienne à tous les langages phonétiquement » (traduction de l'auteur). Un parti pris multiculturel qui représente bien la personnalité de son créateur Bedri Beykam — peintre, auteur, homme politique et journaliste — dont l'œuvre est mise à l'honneur au premier étage de la galerie.

On peut y observer plusieurs toiles qui couvrent les murs, des assemblages d'impressions papier, peintures et tissus. La ligne directrice des toiles se laisse deviner dans la "Bedri Beykam's art history map" : une sorte de frise chronologique fourmillante retraçant les figures majeures de l'art de la Renaissance à 2010, de l'ouest à l'est, de l'art byzantin à l'expressionnisme allemand. On la retrouve en transparence, plus ou moins discernable, dans toutes les œuvres présentées à Pyramid Sanat. Elle a été produite par

l'artiste lui-même à partir, sans doute, des artistes qui l'ont marqué. On peut la comprendre comme une volonté de rendre exhaustives toutes les influences de Bedri Beykam et les ancrer dans le temps présent, dans le réel. C'est d'ailleurs ce qu'on peut lire dans le descriptif de l'exposition : tout ce qui est présenté au public est une partie de la mémoire personnelle de l'artiste, qui n'attend que d'être découverte. On comprend dès lors le titre de l'exposition, *Lost and Found* : la visite de la galerie est autant une plongée dans un univers riche et coloré qu'une plongée dans la mémoire artistique de l'artiste.

Pour en découvrir davantage :

Piramid Sanat, Şehit Muhtar, Feridiye Cd. No:23/25, 34430 Beyoğlu/İstanbul
Ouvert du lundi au samedi de 10 h à 19 h
<http://www.piramidsanat.com/en/piramid-sanat>

À quelques pas de la place Taksim, dans le quartier de Beyoğlu, se trouve la galerie d'art Piramid Sanat. Sur le site internet de cette dernière, on peut lire : « *La raison pour laquelle Piramid s'appelle de cette manière est née de la volonté de choisir une*

Un Printemps de la Francophonie en Turquie

Exit le Mois de la Francophonie ! Bienvenue le Printemps de la Francophonie ! Cette année, l'Institut français de Turquie et ses partenaires vous proposent toute une série d'événements jusqu'à mi-juin 2021 afin de célébrer comme il se doit la Francophonie malgré le contexte sanitaire !



Les ambassades et consulats des pays francophones, l'Institut français de Turquie à Ankara, Istanbul et Izmir, les deux Alliances françaises à Adana et Bursa, le réseau des établissements scolaires bilingues, l'université Galatasaray et les départements de français des universités turques, les associations des professeurs de français et l'ensemble des acteurs de la francophonie en Turquie vous proposent plus d'une centaine de manifestations, parmi lesquelles on comptera des concours, des projections de film, des salons littéraires, des spectacles, des concerts et des récitals, ou encore des rencontres-débats, des expositions, des conférences, des ateliers d'écriture, des rencontres gastronomiques, etc.

Nouvelle exposition au musée Pera : « Etel Adnan : Impossible Homecoming »

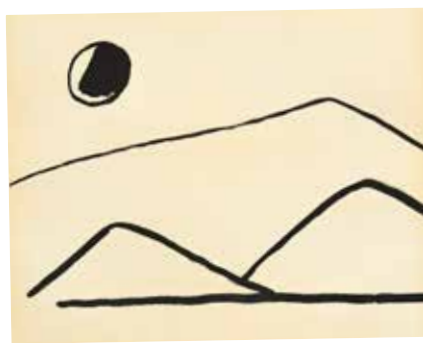
Organisée par Serhan Ada et Simone Fattal, la nouvelle exposition du musée Pera, « Etel Adnan : Impossible Homecoming », rassemble 60 ans de travail de l'artiste



et poète Etel Adnan, née à Beyrouth en 1925 au sein d'une famille et d'une région multilingue, multiconfessionnelle et multiculturelle.

Jamais indifférente aux guerres et aux bouleversements politico-sociaux qui assaillent sa vie, l'artiste utilise l'écriture et

la peinture pour créer ses œuvres. L'exposition rétrospective comprend ainsi des peintures à l'huile, des dessins, des estampes, des céramiques, des tapis, des leporellos et un film de l'artiste. Vous pouvez découvrir cette exposition jusqu'au 8 août prochain.



Aujourd'hui la Turquie

La Francophonie

aujourdhuilaturquie.com
No ISSN : 1305-6476



La Francophonie Supplément gratuit au numéro 194 d'Aujourd'hui la Turquie, Mai 2021



Une note à l'Histoire

C'est pour rendre hommage à ceux qui ont marqué le monde de l'éducation en Turquie et afin d'inscrire une note à l'Histoire qu'*Aujourd'hui la Turquie* a entrepris de publier un supplément consacré à trois directeurs d'écoles francophones de Turquie qui sont sur le point de quitter leur établissement respectif. En effet, Messieurs Yann de Lansalut, directeur

du lycée Notre-Dame de Sion depuis dix-sept ans, et Pierre Gentric, directeur du lycée Saint-Benoît depuis dix ans, prendront leur retraite en août 2021. Quant à Monsieur Alexandre Abellan, directeur du lycée Sainte Pulchérie depuis dix ans, il prendra la direction de Notre-Dame de Sion dès la rentrée prochaine.

Dans le cadre de ce supplément, ces derniers nous proposent un bilan de leur mission en Turquie, mais diffusent également un message destiné à ces jeunes auxquels ils consacrent leur carrière. Signe de la place primordiale de

ces directeurs pour le rayonnement de l'éducation, de la francophonie, de l'art et de la culture, Son Excellence Hervé Magro, Ambassadeur de France en Turquie qui, à l'automne dernier, a décoré des insignes de Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques les deux directeurs qui s'apprentent à tirer leur révérence, a tenu également à rendre hommage à MM. Yann de Lansalut et Pierre Gentric ainsi qu'à souhaiter le meilleur à Alexandre Abellan dans le cadre de ses nouvelles fonctions.

* Hüseyin Latif

Yann de Lansalut : « L'éducation aux valeurs, à la beauté de la vie, doit être comme un souffle inspirateur qui anime tous les secteurs de la vie éducative »



(lire la suite page II)

Hervé Magro : « Pierre Gentric et Yann de Lansalut ont incarné parfaitement ce qu'est le réseau francophone de Turquie »

À l'occasion du départ à la retraite de MM. de Lansalut et Gentric, l'Ambassadeur de France en Turquie et ancien Consul général de France à Istanbul (2009-2013), Hervé Magro, salue dans cette tribune la contribution de ces deux hommes au réseau francophone de Turquie et particulièrement à l'éducation de ceux qui constituent l'avenir.

Nous étions tous si habitués à voir Pierre Gentric et Yann de Lansalut dans notre réseau que nous n'avions pas imaginé une seule seconde qu'ils puissent partir un jour vers d'autres horizons.

Ils ont incarné parfaitement ce qu'est le réseau francophone de Turquie, notamment ces brillants établissements d'Istanbul qu'ils ont dirigés avec brio et talent, et qui sont de véritables institutions. Tout ambassadeur de France en Turquie a toujours été impressionné par leur dynamisme, leur excellence et leur capacité à se renouveler.

Les lycées francophones d'Istanbul sont en effet réputés pour leurs succès académiques, leur modernité et leurs valeurs tournées vers l'humanisme et la qualité de l'éducation dispensée. Ils furent aussi parmi les premiers établissements au monde en 2012 à obtenir le label FrancÉducation qui reconnaît le caractère exceptionnel de l'enseignement de la langue et de la culture française. J'ai encore eu le plaisir de leur remettre cette distinction récemment, le label étant renouvelé régulièrement, preuve s'il en était besoin de la remarquable continuité de cette réussite.

Sous leur houlette, ces établissements se sont également tournés résolument vers l'avenir, comme en témoignent les projets numériques de Saint-Benoît, ceux de robotique ou encore les actions technologiques éco-citoyennes menées par les élèves. Notre-Dame de Sion est devenue aussi en quelques années un point phare de la culture à Istanbul avec une programmation musicale hors pair, de très belles expositions et bien entendu un prix littéraire reconnu qui symbolise l'esprit des liens culturels qui unissent nos deux pays puisqu'il récompense d'une année sur l'autre alternativement un livre français ou un livre turc. Ces lycées ont su également parfaitement, comme les autres établissements du réseau, s'adapter aux nouvelles conditions imposées par la pandémie en utilisant au mieux les nouveaux moyens de com-

munication, dont ils avaient déjà largement doté leurs établissements, preuve s'il en était besoin de leur caractère visionnaire.

Très attachés au partage culturel, ils accueillent ainsi chaque année des artistes et écrivains français pour débattre avec les élèves. Ils organisent également des débats entre élèves de Turquie et d'autres pays, comme les Modèles francophones des Nations-Unies, mais aussi des festivals culturels, des expositions, des rencontres de jeunes et de professeurs. C'est toujours avec beaucoup de bonheur et de reconnaissance que mon épouse et moi-même nous nous rappelons des multiples activités auxquelles nous avons participé dans ces établissements lors de notre précédent séjour à Istanbul.



Qu'il me soit permis également de dire deux mots plus personnels à leur sujet.

Pierre Gentric dirige le lycée Saint-Benoît depuis neuf ans, après avoir été à la tête de Sainte Pulchérie durant dix ans où il avait déjà apporté une grande dynamique comme en témoignaient les multiples initiatives auxquelles j'ai eu le plaisir de participer autour de la mode par exemple. Il a fait de Saint-Benoît un établissement pionnier et une référence dans l'enseignement numérique, comme en témoigne l'organisation du Printemps Numérique International qui a fêté sa 7^e édition le mois dernier. Pierre fut coordinateur des établissements congréganistes de

Turquie de 2015 à 2017.

Déjà près de 20 ans de présence sur le sol turc et beaucoup de souvenirs !

Je retiens de Pierre, outre ses compétences professionnelles et son esprit innovant, ses grandes qualités humaines, sa générosité, son enthousiasme et un humour qui s'exprime en tous lieux et toutes circonstances.

Yann de Lansalut a abordé la Turquie par la côte égéenne en 1997. Il y dirigea le lycée Saint-Joseph d'Izmir jusqu'en 2004, puis le lycée Notre-Dame de Sion depuis dix-sept ans. C'est une grande figure du réseau francophone de Turquie. J'apprécie sa rigueur, son souci d'excellence et ses exigences. Il a fait de son établissement une référence culturelle incontournable avec, outre le prix littéraire, un magnifique festival international de piano et des rencontres théâtrales internationales. Je me souviens, entre autres, du concert de clavecin que nous avons pu organiser grâce à lui au Palais de France, un moment inoubliable pour tous.

Il n'est jamais simple de succéder à des personnalités aussi reconnues et appréciées. Aussi, je me réjouis de constater que la relève est bien assurée, et que l'avenir est plein de promesses ! Je souhaite de tout cœur la bienvenue à **Alexandre Abellan** — même s'il n'est pas vraiment un nouveau venu, puisqu'il occupe depuis 2012 les fonctions de directeur du lycée Sainte Pulchérie — ainsi qu'à **Hermine Ridé** et **Sébastien Masin** en les assurant de tout notre soutien dans leur nouvelle mission.

À Pierre et Yann, je dis, pour conclure, tout simplement merci. Voici venu le temps pour eux de prendre congé. Je ne doute pas qu'ils sauront trouver dans cette nouvelle page de leur vie qui s'ouvre des sources d'inspiration et d'action renouvelées mais je peux en tout cas les assurer que nous ne les oublierons pas.

* Hervé Magro



Alexandre Abellan : « Nos écoles font rayonner les valeurs fondamentales pour une société démocratique »



(lire la suite page III)

Pierre Gentric : « Soyez des Ambassadeurs de votre pays, des vecteurs de Paix, des ponts entre les cultures, des promoteurs d'une symbiose universelle »



(lire la suite page IV)

Yann de Lansalut : « L'éducation aux valeurs, à la beauté de la vie, doit être comme un souffle inspirateur qui anime tous les secteurs de la vie éducative »

Ancien chef d'établissement du lycée Saint-Joseph d'Izmir et directeur de Notre-Dame de Sion à Istanbul depuis 2004, un établissement d'excellence, en atteste son label France-Education, M. Yann de Lansalut a apporté un souffle considérable à l'éducation en langue française, mais aussi à l'art et à la culture en Turquie. Décoré à l'automne dernier des Palmes académiques des mains de Son Excellence M. Hervé Magro, la contribution de M. Yann de Lansalut au rayonnement de la culture française dans le monde se doit d'être soulignée tout comme son dévouement à l'éducation de générations de jeunes qui feront le monde de demain. À cet égard, notre entrevue avec celui qui prendra sa retraite cet été nous semble on ne peut plus pertinente.



En février dernier, vous avez annoncé votre départ du lycée Notre-Dame de Sion. Pourquoi et quels sont vos projets ?

Après quarante et une années dans l'enseignement dont trente-six à la direction d'établissements scolaires très divers y compris ces dix-sept ans à la tête du lycée Notre-Dame de Sion, il n'y a rien de surprenant à faire valoir ses droits à la retraite.

Il s'agit là d'un parcours professionnel riche de tant de contacts et de découvertes, façonné par ces longs séjours à l'étranger qui fait que je n'envisage absolument pas une retraite oisive. Je me réjouis déjà de pouvoir me projeter afin de servir librement, à un autre rythme, les causes de l'éducation en général et de la jeunesse en particulier. De par mon milieu familial et l'éducation reçue, le service aura toujours été envisagé comme le point d'application d'une vie. Long et riche cheminement où le travail s'est toujours accompagné de la prise de responsabilité et de l'expérience de l'amitié, qui font que de nombreuses et profondes relations se sont nouées et perdurent. J'aime communier à la vie, à ma vie, à celle des autres et nous comptons bien avec ma femme Laura, qui partage largement cette même philosophie, continuer ce chemin vers des ailleurs qu'ils nous restent à parcourir et à faire vivre.

À l'heure du bilan, que retenir-vous de vos années passées en tant que chef d'établissement en Turquie ?

Comme chef d'établissement, il faut bien se rendre compte que la charge de directeur implique non seulement des compétences techniques, mais aussi un investissement professionnel qui envahit facilement toute la personne, plus encore dans ce type d'établissement à l'étranger. Nous ne pouvons pas nous situer uniquement au niveau de la gestion et de la pédagogie. Nous avons une quadruple responsabilité avec l'éducation à la beauté et ce que l'on pourra appeler, au choix et en fonction des sensibilités de chacun, l'éducation à l'éthique ou à la morale. Ce sont là des marqueurs très importants et recherchés par la société turque, ce qui est tout à son honneur.

On ne peut considérer ces champs d'activités séparés. Il y a des interactions mutuelles. L'éducation aux valeurs, à la beauté de la vie, doit être comme un souffle inspirateur qui anime tous les secteurs de la vie éducative. À Notre-Dame de Sion, comme précédemment à Saint-Joseph à Izmir, c'est une richesse extraordinaire, presque unique, que de pouvoir partager cette vision, de donner et de porter du sens par l'entremise d'équipes enseignantes riches d'une grande diversité, constituées de personnels d'horizons, d'origines, de pensées, de religions diverses qui animent et rayonnent de cette exceptionnelle complémentarité dans la diversité. C'est pourquoi je n'ai jamais pu et je ne peux pas me considérer comme le patron d'une école-entreprise, mais bien plus comme un « Passeur » ou, si l'on préfère, un directeur d'établissement qui est d'abord un « Passeur ». Le bilan de ces années en Turquie, c'est avant tout une manière d'être, de vivre avec les personnes, de leur parler et d'agir avec elles. En Turquie, quel bonheur de se sentir « Passeur » de cette diversité dans la fraternité et au service de la jeunesse ! Cela demande une indispensable puissance d'écoute, de la patience, de la prudence, beaucoup d'opiniâtreté et de la disponibilité. La bonté et l'intelligence pour y réussir sont plus importantes que les diplômes de management. Il ne faut pas beaucoup de temps pour en prendre conscience et il faut se défendre de la même manière contre l'activisme et l'intellectualisme.



Nos écoles, il faut bien le dire, restent des havres de paix, lieux sanctuarisés d'une éducation ouverte, respectueuse de l'autre, des traditions et des richesses anthropologiques de la Turquie. Je peux donc affirmer que depuis 1997, autant à Izmir qu'à Istanbul, je suis et reste un directeur heureux, habité par la passion de l'éducation, la joie d'être présent à la vie des jeunes et des enseignants.

Au fil de ces années, comment ont évolué vos missions dans le domaine de l'éducation, mais aussi dans celui de la coopération culturelle, scientifique et technique ?

Premier point :

Qu'est-ce que serait aujourd'hui une école fermée sur l'extérieur ? De ce postulat découle l'évolution de notre mission. Une école est là pour former des jeunes pour le monde et pour demain, sans toutefois laisser l'école se faire envahir par le monde. De ce point de vue c'est une adaptation et une vigilance de chaque instant. Car, s'il faut être de son temps, il faut parfois avoir à cœur de situer l'école à contretemps afin de résister aux emballements des modes, veiller à préserver les temps de la réflexion avec le recul nécessaire.

Il faut pouvoir permettre d'éclairer jeunes et adultes sur les problèmes et défis qui se posent à nous aujourd'hui en développant un regard critique et en ouvrant les vastes champs de réflexion autour des valeurs qui vont régler nos comportements dans la vie : écologie et développement durable, bioéthique et sciences, nouvelles technologies et intelligences artificielles, morale dans l'action publique et citoyenne, droits de l'Homme, etc. Nous avons pour ce faire la chance d'avoir une équipe éducative de grande qualité, sensible à ces questionnements et qui n'hésite pas à rechercher les meilleurs intervenants et experts qualifiés à l'extérieur.



Second point :

Il est toujours difficile pour un enfant, un jeune, de s'épanouir dans un lieu d'accueil anonyme.

En France déjà, mais plus encore depuis que je travaille en Turquie, fort de cette conviction, j'ai fait en sorte que les élèves et les enseignants, sans être dans un luxe ostentatoire, puissent vivre dans un cadre qui soit beau, fonctionnel et de qualité, toujours agréable à fréquenter.

C'est un respect élémentaire de la personne accueillie. La qualité du lieu va influencer sur ce qu'on y propose, sur ce que l'on y vit et comment on le vit. Dès lors, il va forcément se mettre en place toute la mécanique de la coopération culturelle et scientifique. Apporter sans relâche la musique classique au cœur de l'établissement par la venue de grands interprètes, mettre en place des expositions multilingues de haut niveau, accueillir des conférenciers, des colloques universitaires en philosophie, en histoire, en sciences humaines, promouvoir des prix littéraires, s'ouvrir à des résidences d'artistes ou d'écrivains, mettre en place et faire perdurer le concours international de piano, développer les festivals de musique baroque, de théâtre scolaire francophone ne peut se faire seul. Nous avons besoin d'une vraie coopération avec à la fois les acteurs institutionnels turcs et français et parfois au-delà avec ceux de bien d'autres pays d'Europe, d'Orient ou d'Afrique. Faire vivre jeunes et adultes dans un tel creuset culturel est un enjeu majeur de la coopération culturelle, scientifique et technique qui soutient et amplifie ainsi la valeur et l'intérêt de l'enseignement, mais aussi la diffusion de la langue française. Cela donne cœur à toute une communauté éducative tout autant qu'à un large public extérieur qui sait profiter de cette offre culturelle.



Comment voyez-vous l'avenir de l'éducation en langue française ?

S'il s'agit de dispenser un enseignement strictement linguistique et de simple communication, influencé par les courants culturellement les plus pauvres du moment, il y aura alors peu à espérer de l'avenir de la langue française dans l'enseignement bilingue à l'étranger d'une manière générale et en Turquie en particulier.

Fort heureusement, ce n'est pas ce qu'en attendent les nombreuses familles qui font confiance à nos institutions. L'enseignement en langue française doit s'obliger à garantir un corpus qui intègre à l'humanisme classique les cultures étrangères et les nouvelles technologies. Nous ne pouvons pas, tout autant dans la langue maternelle que dans une langue étrangère, enseigner aujourd'hui un savoir encyclopédique. Au XXI^e siècle, cela n'a plus de sens. Il faut penser la formation dans la langue maternelle ainsi que l'enseignement en langue étrangère de façon continue au lycée. Néanmoins, l'idéal est de penser la formation sous la forme d'un noyau d'enseignement tourné vers le passé et vers le futur, et ce de l'enseignement primaire à l'enseignement supérieur. Il faut former à la fois les jeunes dans leur langue maternelle et dans une langue étrangère telle que le français, pour en faire des Hommes cultivés, capables de juger et d'agir. Pour cela, il faut connaître. Cela passe par un choix raisonné de connaissances indispensables qui passe par une définition et un équilibre des contenus des programmes et des objectifs par discipline. Il faut à l'Homme que nous voulons former une culture qui ne soit pas un conformisme, mais qui témoigne d'une hiérarchie des valeurs, qui éduque à la critique et à l'autonomie. Il faut décloisonner les connaissances et les ordonner. Il faut organiser un savoir synthétique. Une langue véhiculaire comme le français a dans ce cas toute sa place et doit permettre de procurer aux jeunes la joie de connaître, la joie de vivre par une « école enseignante trilingue. »

Dans le respect des programmes, même s'il y a de mon point de vue trop de disciplines, c'est un défi éducatif qui reste certes difficile à relever, mais qui reste possible. De toute façon, il mérite d'être prolongé, vécu et proposé. C'est de la responsabilité des politiques éducatives tout autant que des chefs d'établissements.

Avez-vous un message particulier à adresser aux élèves actuels et aux anciens diplômés ?

Oui, certainement :

Nous avons basculé dans un univers unidimensionnel, dans lequel on a tendance à ne retenir que ce qui nous est utile, que ce qui est quantifiable et qui aboutit à des résultats



pratiques et techniques pour aujourd'hui. Cela donne une vision rétrécie du monde. Tous sont capables de communiquer par les réseaux sociaux. Tous sont accablés par la surinformation, sans ordre et sans discernement. Ils vivent avec un univers obstrué par une surdose de connaissances sans que l'on puisse parler de savoir. C'est un univers de plus en plus technique, mais dépourvu de culture générale. Je ne voudrais pas que trop rapidement cet univers ne leur soit plus suffisant. Qu'ils se méfient alors des aberrations du relativisme, d'un univers vide de sens, tout autant qu'ils auront à se défier des gourous et de faux prophètes.

Ce que je note aussi, année après année, c'est cette grande générosité des jeunes capables de dévouement. Ils savent s'engager, dans des actions qui demandent des sacrifices et qui leur font du bien. Ils s'y retrouvent. Le tout étant de développer de la constance dans ces actions pour arriver à se forger un idéal profond qui assure la qualité et la durée. Qu'ils sachent que la vie c'est à la fois l'intelligence et le cœur.



Ils restent nos maîtres, car leurs réactions sont propres à nous remettre en question, à nourrir notre réflexion, à éclairer notre mode d'éducation. En tant que jeunes, ils sont porteurs de l'espoir du monde.

Aussi :

« Il faut qu'ils aient la volonté vigoureuse de forcer les portes de la vie », selon l'expression d'un éminent philosophe.

Quel a été le moment fort de votre mission en Turquie ?

Je ne parlerai pas d'un moment fort en particulier, mais de plusieurs.

À Izmir tout d'abord, avec le tour de force d'avoir convaincu en 1997 et en moins de 30 minutes le maire d'Izmir de me donner gracieusement les Halls de Konak-Fuar pour organiser le tout premier salon de l'orientation universitaire et des métiers à Izmir. Cela aura permis durant sept années d'accueillir

sur deux jours et demi plus de 15 000 jeunes de toute la région égéenne et, au-delà, de faciliter la rencontre des universités turques et étrangères venues de trois continents.

À Istanbul ensuite, où il s'agit principalement de belles rencontres. L'une des plus marquantes, organisée avec l'appui de l'Ambassadeur de France, aura été la conférence-débat suivie du dîner à Notre-Dame de Sion, réunissant le Secrétaire Perpétuel de l'Académie française, Hélène Carrère d'Encausse, et le grand écrivain Yaşar Kemal pour un moment d'exception.

Un autre moment fort fut la venue de l'écrivain et philosophe, Sylvie Germain, une femme d'exception qui a beaucoup à dire sur notre époque, conjuguée à la venue de la ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, Madame Valérie Pécresse, pour la remise du Prix littéraire Notre-Dame de Sion.

Ce fut aussi les dix jours exceptionnels passés avec le Maître Paul Badura-Skoda, l'un des plus grands pianistes du XX^e siècle et certainement le plus grand mozartien pour les retranscriptions. Un homme de génie d'une modestie extraordinaire et d'une humanité qui force l'admiration. Il reste dans mon Panthéon, une référence.

Ce fut aussi l'ensemble des cérémonies en 2006 autour du 150^e anniversaire de Notre-Dame de Sion à Istanbul, avec cette soirée magique au Palais de France, le concert d'inauguration de la salle de spectacle, dirigé par le chef Gürer Aykal, au jour commémoratif de l'ouverture de l'école un 27 novembre. Les fêtes sportives qui réunirent toutes les écoles francophones ainsi que le lycée militaire et la soirée de gala au Club Atatürk sur la grande île des Princes.

Le 160^e anniversaire en 2016 avec le magnifique spectacle littéraire et musical à la mémoire de sœur Emmanuelle, enseignante durant 23 ans à Notre-Dame de Sion. Ce spectacle avait été orchestré par Franck Ciup et l'actrice Marie-Christine Barrault à ma demande, et il continue de tourner avec beaucoup de succès en France et en Belgique.

Après votre départ de Turquie, qu'est-ce qui vous manquera le plus ?

Très sincèrement, je ne le sais pas et n'y pense même pas, sachant qu'avec Laura, nous avons la ferme intention de revenir en Turquie plusieurs semaines par année. Nous en profiterons, outre les amitiés cultivées, pour découvrir tout ce que nous n'avons pas visité durant ces années d'activités. En ce domaine, il y a beaucoup, beaucoup à rattraper.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif



Alexandre Abellan : « Nos écoles font rayonner les valeurs fondamentales pour une société démocratique »

Actuel directeur du lycée Sainte-Pulchérie, situé sur la rive européenne d'Istanbul, M. Alexandre Abellan quittera prochainement cette institution dans laquelle il s'est investi pendant 18 ans. Fort de son expérience dans ce qui constitue l'un des dix meilleurs établissements de Turquie, ce dernier reprendra les rênes d'un autre pilier de l'éducation francophone en Turquie, le lycée Notre-Dame de Sion, de l'autre côté de la Place Taksim. Alors qu'une nouvelle page de sa carrière s'ouvre à lui, M. Abellan a accepté de répondre à nos questions.

En février dernier, vous avez annoncé votre départ du lycée Sainte Pulchérie. Pourquoi cette décision ?

J'ai travaillé 18 ans au lycée Sainte Pulchérie, huit ans comme sous-directeur, neuf ans comme directeur. 18 ans, c'est beaucoup dans une carrière. Lorsque je suis arrivé en 2003, le collège pour fille se transformait sous la direction de Pierre Gentric en lycée mixte. Ce furent des années fondatrices pour l'établissement et formatrice pour moi qui assistais et participais à cette transformation.

Le changement est nécessaire pour mon établissement, pour mon équipe, autant que pour moi-même. Il est temps pour moi de changer d'horizon et de prendre une autre direction.

Où vos nouvelles fonctions vous amèneront-elles ?

La tutelle du lycée Notre-Dame de Sion m'a proposé de reprendre la direction à la suite de M. Yann de Lansalut. C'est une belle opportunité pour poursuivre ma carrière en Turquie dans un établissement dont la réputation n'est plus à faire. Par ailleurs, dans cette nouvelle aventure, l'identité culturelle mise en place par Yann de Lansalut m'intéresse tout particulièrement. La musique classique a eu une grande place dans mon éducation et je suis ravi de m'engager dans un établissement qui a su développer une programmation de qualité.

À l'heure du bilan, que retenez-vous de vos années passées dans le système scolaire en Turquie ?

Je n'ai été chef d'établissement que du lycée Sainte Pulchérie. J'ai par ailleurs travaillé trois ans au lycée Tevfik Fikret d'Ankara. Bien entendu, quand il nous incombe ce type de responsabilité, on apprend beaucoup sur soi-même. Travailler avec une équipe cosmopolite nous oblige à nous interroger en permanence sur nos méthodes de travail et sur notre style de management. C'est pour cette raison que j'ai essayé de mettre en place un type de gestion participatif et collaboratif ; une équipe mixte, c'est parfois difficile à gérer, mais cela permet plus de créativité.

Au fil de ces années, comment ont évolué vos missions dans le domaine de l'éducation, mais aussi dans celui de la coopération culturelle, scientifique et technique ?

Lorsque je suis devenu directeur en 2012, les lycées francophones multipliaient les actions ainsi que les activités culturelles et scientifiques à la fois pour des raisons pédagogiques, mais aussi pour participer au dynamisme culturel de la ville... Sainte Pulchérie avait déjà le vent en poupe, je n'ai fait que prendre le train en marche et développer le domaine qui m'intéressait tout particulièrement, à savoir le théâtre. L'ouverture de Sahne Pulchérie a permis de faire connaître autrement notre établissement et de faire venir dans nos murs un public qui connaissait peu cette école. Nous avons offert des spectacles surtitrés en français ou en anglais afin d'ouvrir la création culturelle turque à la francophonie. L'autre domaine qui me tenait à cœur de développer était les résidences d'écrivain. Aujourd'hui, nous avons créé la première radio francophone scolaire.

Par ailleurs, nos établissements ont été particulièrement actifs dans le domaine de la coopération culturelle et scientifique. Au-

jourd'hui, les conditions font que nous avons dû nous recentrer sur la pédagogie avec de nouveaux outils — dont la radio — pour faire face aux défis du futur. Tous nos établissements ont su traverser la crise et anticiper pour maintenir un enseignement d'exception. **Comment voyez-vous l'avenir de l'éducation en langue française ?**

Je suis confiant. De par leur histoire, nos écoles, de génération en génération, font rayonner les valeurs fondamentales et vitales pour une société démocratique en formant des jeunes qui porteront les idéaux humanistes avec leur esprit critique. C'est une mission importante pour tout éducateur non seulement en Turquie, mais dans le monde. Nos écoles ne sont pas seulement des écoles bilingues ; elles ouvrent les esprits à d'autres façons de penser et à d'autres méthodes de travail. Elles forment et arment les élèves pour se défendre intellectuellement contre l'uniformisation culturelle et linguistique. Le choix de la langue française permet à nos élèves d'être les acteurs de la francophonie dont ils découvrent toute la diversité.



Avez-vous un message particulier à adresser aux élèves actuels et aux anciens diplômés ?

Je leur dirais qu'ils ont reçu en plus d'une éducation de qualité, une vraie philosophie de vie. On parle souvent de « famille » pour nos établissements. Je pense que c'est bien plus que cela ; car ils y ont appris par la confrontation à l'autre, la tolérance, et leur appartenance à la famille humaine. Nos anciens savent qu'ils ont un rôle à jouer pour transmettre nos valeurs communes cultivées dans notre établissement, tant dans leur vie personnelle que professionnelle et sociale. Je pense que le jour où ils ont franchi les portes de Sainte Pulchérie avec leur diplôme, ils avaient déjà intériorisé notre message.

Quel a été le moment fort de votre mission en Turquie ?

Il y en a tellement : des moments extraordinaires de partage avec nos élèves, des rencontres exceptionnelles avec des écrivains, des acteurs, mais aussi des personnalités remarquables par leur engagement, leur courage, que je ne saurais choisir. De chacun de ces moments j'ai tant appris.

Après votre départ du lycée Sainte Pulchérie, qu'est-ce qui vous manquera le plus ?

Avant tout l'équipe, les personnes avec qui j'ai partagé tant d'événements, de joies et de soucis... C'est une telle aventure humaine que je ne quitte pas seulement un établissement. Ce qui me rassure, c'est que, ne quittant pas la Turquie, j'espère que nos liens perdureront. Je suis heureux de poursuivre ma carrière dans ces conditions exceptionnelles et dans un pays qui est devenu une seconde patrie.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif

Pierre Gentric : « Soyez des Ambassadeurs de votre pays, des vecteurs de Paix, des ponts entre les cultures, des promoteurs d'une symbiose universelle »

C'est avec une grande considération envers celui qui a tant contribué à l'éducation nationale et à la culture que la communauté éducative de Turquie a appris le départ à la retraite de Pierre Gentric, décoré à l'automne dernier des insignes de Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques. Alors qu'un nouveau chapitre s'ouvre pour celui qui a consacré sa présence en Turquie à l'éducation, le directeur du lycée Saint-Benoît (2012-2021) et ancien directeur du lycée Sainte Pulchérie (2002-2012), deux établissements d'excellence d'Istanbul, a accepté de répondre à nos questions.



En février dernier, vous avez annoncé votre départ du lycée Saint-Benoît. Pourquoi cette décision et quels sont vos projets ?

Tous les ans, les nouveaux élèves que nous inscrivons au lycée ont 14 ans. Les années passent... Cinq, dix, vingt ans... Pourtant, le nouvel élève, à chaque rentrée scolaire, a éternellement 14 ans... Quant à moi, je n'ai plus 14 ans, ni 30, ni 40 ans. Et, après vingt ans passés en Turquie et 43 ans de ma vie consacrés à l'Éducation, il faut savoir tourner la page quand on a encore de l'énergie pour vivre autre chose.

Ce poème de Pablo Neruda, dont je ne cite que des extraits, a inspiré ma vie : « *Il meurt lentement celui qui ne voyage pas, celui qui ne lit pas, celui qui n'écoute pas de musique, celui qui devient esclave de l'habitude refaisant tous les jours les mêmes chemins, celui qui ne change jamais de repère, ne se risque jamais à changer la couleur de ses vêtements, celui qui ne change pas de cap, celui qui ne prend pas de risques pour réaliser ses rêves...* »

J'ai dépassé le demi-siècle depuis plus de dix ans, alors il me semble naturel de m'accorder du temps, de consacrer ce temps à mieux connaître la Turquie et son histoire. Quand on vit dans un des berceaux de la civilisation, il faut apprendre à se pencher sur celui-ci pour mieux l'apprécier.

Quant à mon avenir, il sera en Turquie. Ce berceau de la civilisation m'a accueilli, j'ai épousé son mode de vie, sa culture, ses arts... Ce cœur qui palpète à Istanbul vibre à l'unisson de ma vie désormais.

À l'heure du bilan, que retenir-vous de vos années passées en tant que chef d'établissement dans différentes écoles en Turquie ?

Mon bilan, en tant qu'homme, je vous le livre dans un flot d'expressions spontanées : une aventure humaine jalonnée de merveilleuses rencontres, l'intensité du moment, la richesse d'un patrimoine, un sens exceptionnel de l'accueil et de l'hospitalité, une réelle synesthésie, une pulsion de vie, un accomplissement personnel...

Dans ce contexte, les moments plus complexes à vivre ou les épreuves endurées professionnellement sont vécus comme des enseignements positifs.

Mon bilan, en tant qu'éducateur, m'amène à confirmer totalement la maxime visionnaire de l'humaniste Thomas More, que j'ai faite mienne depuis longtemps : « *Vitae non scholae discimus. C'est pour la vie non pour l'école que nous apprenons.* »

À l'heure du bilan, je suis conforté dans ce précepte de Thomas More si nous souhaitons cultiver la réussite humaine, personnelle et professionnelle. Je suis aussi convaincu que, peu importe le pays, l'école n'est pas seulement un lieu de transmission des savoirs,

c'est avant tout un lieu d'éducation et de quête de sens. L'école doit proposer un projet éducatif d'accompagnement individualisé qui prend en compte la personne qu'est l'élève dans toutes ses dimensions. Au lycée Saint-Benoît, nous nommons ce projet éducatif : « Éducation intégrale ». Le lycée doit proposer un chemin vers la découverte de soi. Le lycée devient un espace des « intelligences multiples » avec une attention particulière portée à chacun. Un espace qui a le souci permanent du développement du potentiel et des compétences propres à chaque apprenant.

Mon bilan, en tant que directeur, c'est également un constat : la famille et le lycée doivent travailler main dans la main. La collaboration étroite entre la famille et la communauté éducative est la clé du développement harmonieux et de la réussite d'un enfant. Partenaires indissociables, école et famille constituent la base d'un « Triangle de la Réussite ». La famille et l'école hissent ensemble l'enfant au sommet du Triangle.

Au fil de ces années, comment ont évolué vos missions dans le domaine de l'éducation, mais aussi dans celui de la coopération culturelle, scientifique et technique ?

Depuis 20 ans en Turquie, j'ai accompagné l'éclosion galopante des technologies du futur et notamment de l'éducation numérique. Intelligence artificielle, robotique, apprentissage-machine, programmation, code et algorithme ouvrent une nouvelle ère des possibles, un horizon d'attente déjà largement exploré par nos élèves. L'accélération des progrès scientifiques et technologiques est une évolution qui modifie profondément l'éducation et nos sociétés aujourd'hui. La révolution de l'intelligence modifie fondamentalement notre rapport au monde du travail et, par conséquent, le domaine éducatif.



Concrètement, afin d'établir ce rapport avec le monde du travail, ma mission a évolué également dans le lien essentiel que nous avons créé au lycée Saint-Benoît avec des partenaires locaux, un puissant réseau de partenariats multiples : des universités, des hôpitaux, des experts, des sociétés, des artistes, des institutions culturelles de renom, des diplômés... Ces partenariats multiples créent une coopération culturelle, scientifique et technique essentielle ; coopération dont bénéficient nos apprenants ainsi que notre communauté éducative. Ouvrir les portes du lycée à la rencontre avec des professionnels, c'est une évolution. Ces rencontres ravivent des capacités et compétences chez nos élèves : la curiosité, l'imagination, la créativité, mais aussi l'intelligence émotionnelle et sociale.

Par ailleurs, nous savons que nous pouvons toujours coopérer avec les Services culturels de l'Ambassade de France et l'Institut français de Turquie qui sont, par exemple, les fidèles et pérennes partenaires de notre Printemps Numérique International depuis sept ans. Cette coopération culturelle qu'ils nous apportent n'est pas un vain mot, car ils sont à nos côtés tant dans les résidences artistiques que dans tout type de projets éducatifs.

Une autre évolution notable concerne les nouveaux enjeux liés à l'évolution du monde du travail. L'avènement de nouveaux métiers implique systématiquement l'évolution de notre système éducatif, des contenus d'enseignement et une évolution vers la reconnaissance de la compétence plus que d'un simple savoir. Assurément, l'humaniste Montaigne avait raison : « *Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine.* »

Enfin, dans un XXI^e siècle tourmenté, l'école a redonné sa place à la notion de citoyenneté. L'une des missions de l'école est d'inculquer des valeurs citoyennes et de respect. Le parcours citoyen de l'élève doit s'inscrire dans un projet global de formation. L'école s'adresse à « des citoyens en devenir » qui prennent conscience de leurs droits, de leurs devoirs et de leurs responsabilités.

C'est pourquoi il est important de valoriser les compétences de chacun afin qu'il ne soit pas uniquement jugé sur des notes. L'école doit évoluer pour s'adapter aux différents enjeux du XXI^e siècle qu'il soit question de technologie, de multiculturalisme ou encore de citoyenneté.

Comment voyez-vous l'avenir de l'éducation en langue française ?

Il existe une tradition de culture française profondément enracinée en Turquie depuis des siècles et notamment depuis Soliman le Magnifique et François 1^{er}. Cette relation historique s'est tissée grâce à des échanges permanents, à une étroite parenté d'esprit et de cœur entre les deux pays. Cette langue est presque une langue en héritage entre les deux pays, fondée sur une tradition de large humanisme qui respecte les valeurs fondamentales de l'âme et de la nation.

Quelques données chiffrées : les établissements scolaires francophones sont au nombre de 13 en Turquie : huit à Istanbul, un à Ankara et quatre à Izmir. La langue française reste encore très présente dans un réseau bilingue francophone scolaire et universitaire structuré. Les lycées français et les lycées bilingues franco-turcs sont des promoteurs du français en Turquie. Nos diplômés sont de bons connaisseurs de la langue et de la culture françaises. Dans les programmes d'échanges culturels et pédagogiques, ils ont pu visiter la France, accueillir des correspondants, rencontrer des écrivains, des artistes... Il existe une diversité d'institutions qui unissent leurs efforts pour la propagation de la langue française, qui participent à des publications universitaires, à des rencontres et à d'autres activités académiques et pédagogiques. L'Institut français de Turquie, très actif, contribue considérablement à la promotion de la langue française. Il anime une action scientifique et apporte son soutien aux initiatives culturelles.

Le système éducatif et l'action culturelle en langue française sont donc solides et structurés.

Avez-vous un message particulier à adresser aux élèves actuels et aux anciens diplômés ?

Soyez des Ambassadeurs de votre pays, soyez des vecteurs de Paix, des ponts entre les cultures, soyez des promoteurs d'une symbiose universelle.

L'audace est une réelle vertu, l'audace c'est parfois de savoir nager à contre-courant en eaux inconnues. Les grandes réalisations naissent d'audacieuses ambitions.

L'excellence n'est pas un luxe, l'excellence sera votre force transformatrice qui vous offrira le pouvoir d'améliorer la vie de tout le monde.

Concentrez-vous, non pas sur ce qui sépare les groupes les uns des autres, mais sur notre Humanité commune. Soyez idéalistes, généreux et travaillez au-delà des frontières et des limites pour le Bien commun afin d'améliorer la vie de tous.

Apprenez à fédérer et non à diviser.

Soyez audacieux. Visez l'excellence. Pensez à demain et soyez prêts à agir.



Quel a été le moment fort de votre mission en Turquie ?

La Turquie elle-même est un moment fort permanent. Istanbul est une pulsion de vie, mes cinq sens et mon esprit sont sans cesse sollicités. La Turquie c'est aussi la rencontre, l'accueil, l'attention à l'autre, la disponibilité pour la jeunesse. Ma mission c'est un tout, un ensemble indivisible, c'est la synthèse de tout cela : une fusion-symbiose des sens et de la rencontre humaine. C'est pourquoi choisir un moment fort, ce serait dire « non » aux autres, je ne le souhaite pas, je ne le peux pas.

Rétrospectivement, ces moments forts vécus au quotidien me renvoient à Baudelaire et à sa théorie des correspondances entre les différentes sensations. Il s'agit d'une synesthésie, une superposition des sens, un aspect essentiel de ma perception de la Turquie. Un mode de perception selon lequel des sensations correspondant à un sens évoquent spontanément des sensations liées à un autre sens. Une sensation en appelle une autre, mais peut également évoquer un sentiment ou une idée. C'est un système magique de correspondances d'un sens à un autre sens ou d'un sens à une idée.

Ressentir ces correspondances sensorielles et intellectuelles, c'est vivre en permanence des moments forts.

Après votre départ du lycée Saint-Benoît, qu'est-ce qui vous manquera le plus ?

L'aspect humain de mon travail : les échanges avec les élèves, les rencontres avec les partenaires, les artistes, les universitaires ainsi que la conception de projets innovants.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif